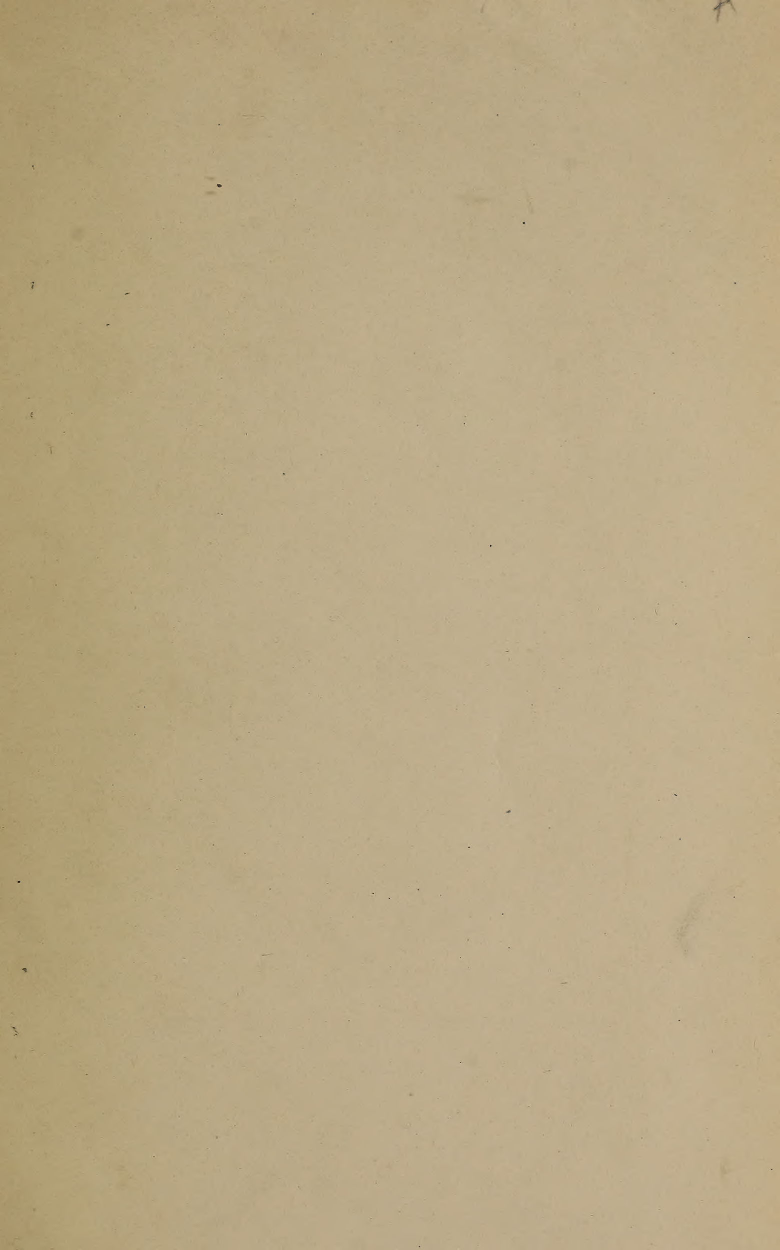
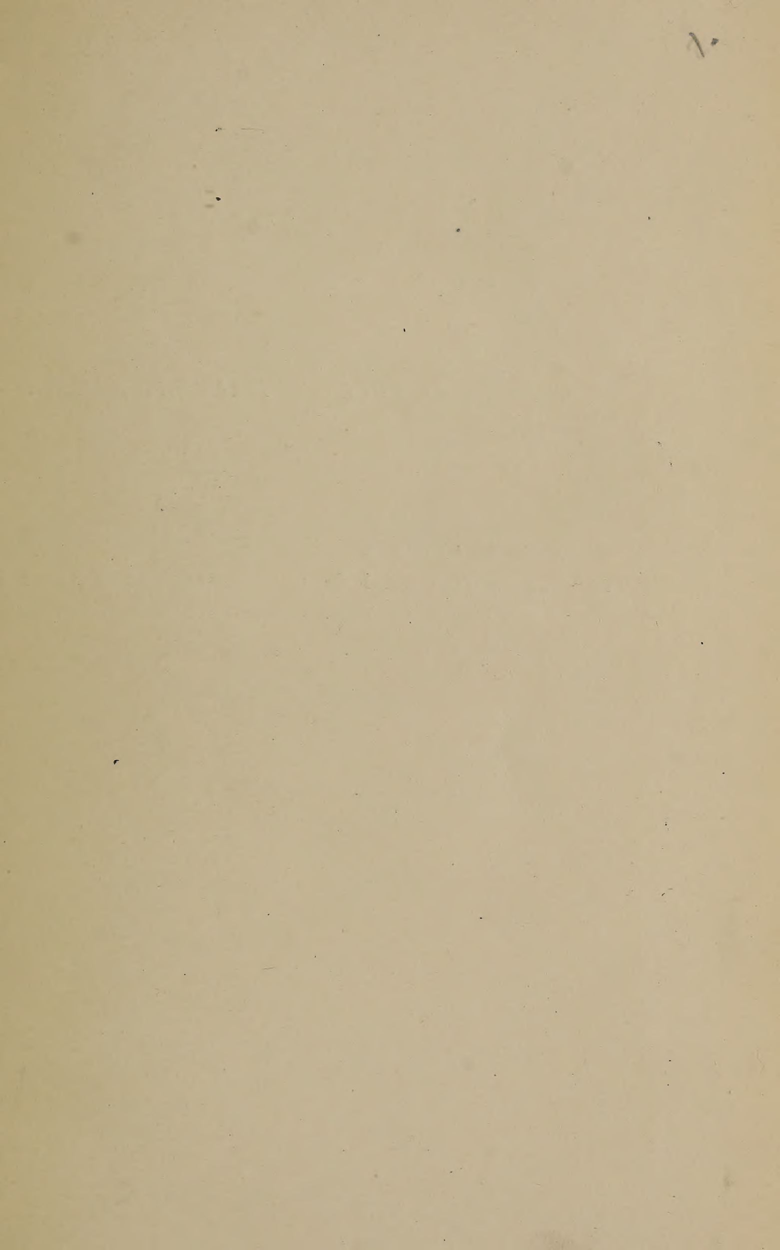

3 1761 09939942 0





*ŒUVRES COMPLÈTES D'ALBERT SAMAIN*

—

AU JARDIN DE L'INFANTE.

LE CHARIOT D'OR, suivi de LA SYMPHONIE HÉROÏQUE et de AUX FLANCS DU VASE.

ŒUVRES

DE

# ALBERT SAMAIN

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Quarante-neuf exemplaires sur vélin d'Arches, numérotés.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

3163

# ŒUVRES

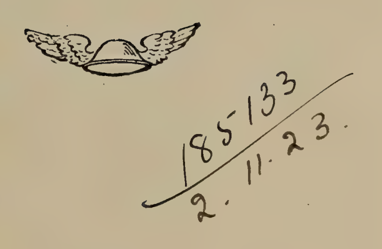
DE

# ALBERT SAMAIN

CONTES

POLYPHÈME — POÈMES INACHEVÉS






PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ. XXVI

# CONTES

# XANTHIS

## OU LA VITRINE SENTIMENTALE

... *Et in pulverem reverteris.*

(*Gen.*, III, 19.)

LA NOURRICE. — A quoi penses-tu donc, mon enfant ?

(EURIPIDE, *Phèdre*, SC. II.)

Chaque fois que je me suis attardé à regarder des étagères ou des vitrines, ces petits asiles de bois précieux et de cristal, où s'évaporent des parfums surannés, où flotte une attendrissante poussière d'autrefois, où l'âme noble et mélancolique du Luxe vibre dans un silence de pensée, j'ai toujours cru qu'une vie particulière devait s'y vivre à l'abri des grands rideaux profonds, loin des promiscuités et des banalités du réel. Là, en effet, se trouvent réunis en un suggestif ensemble tous les éléments d'une vie essentielle, et il m'a semblé que ce seraient, en vérité, de merveilleux Champs-Élysées pour les âmes déli-

cates, enfin évadées de l'utile, et définitivement réintégrées dans le superflu.

Ce genre de sollicitude m'a valu les relations les plus intéressantes, et, entre autres, celles que j'entretiens avec une vieille tabatière d'argent, où l'on voit, ciselé tout au long, le triomphe d'Alexandre le Grand sur Porus, roi des Indes. Or, un de ces derniers soirs, dans l'intimité d'un pénétrant crépuscule, cette aimable aïeule m'a conté une histoire si touchante, si dramatique et d'une si instructive moralité, que je ne puis résister au désir de la transcrire ici à l'adresse de ceux qui, complaisants au rêve, veulent bien croire encore que c'est arrivé.

Il y avait donc, dans une vitrine du temps de Louis XV, une petite statuette de Tanagra, irréprochablement jolie. Ses cheveux blonds étaient couronnés de violettes; elle avait aux oreilles des anneaux d'orichalque; des colliers de pierres changeantes lui descendaient sur la poitrine, et elle était enveloppée

de la tête aux pieds d'un grand voile aux mille plis, sous lequel son jeune corps, fin et souple, aperçu et dérobé tour à tour, semblait se diluer dans un mystère de nudités fluides.

Les lettres grecques gravées sur le socle la nommaient Xanthis, et elle était née dans Crissa, féconde en vignes, ceinte par la mer retentissante.

Xanthis était la lumière de la vitrine.

Souvent il lui arrivait de descendre de son socle, et de répéter, au milieu d'un cercle d'admirateurs, les danses qu'elle exécutait jadis sous les péristyles du temple d'Artémis. Ses petits pieds cerclés d'anneaux d'or, elle tournait, entrelaçant des pas compliqués et tissant avec une grâce accomplie les plus merveilleuses broderies du rythme. Elle exprimait ainsi, sans s'en douter, les choses les plus diverses, les plus profondes aussi, et quand, à la fin, elle se dressait, cambrée et solennelle, ses bras arrondis au-dessus de la tête, les pointes de ses jeunes seins tendant le voile

immobile, il se dégageait d'elle une beauté mystérieuse et grave, dont le frisson avait quelque chose de sacré.

Un jour qu'elle avait dansé d'une façon plus merveilleuse encore que d'habitude, elle reçut la visite d'un grand seigneur du voisinage. C'était un marquis de vieux Saxe d'une élégance exquise, pourtant encore beau, malgré quelque lassitude dans les traits, et d'une politesse incomparable. La guerre l'avait un peu endommagé. Sa tête et son pied gauche avaient été recollés.

Tel, il plut infiniment à Xanthis; précisément cet air de fatigue qui se trahissait dans sa voix toujours un peu voilée la séduisit mieux que ne l'eût pu faire un bel éclat de jeunesse triomphante.

Le marquis lui parla longuement et sur mille sujets avec un agrément infini. Chose bizarre, en l'écoutant, des conversations, entendues jadis dans son pays, lui revenaient à l'esprit, et elle revoyait des hommes sages,

aux yeux doux et fins, qui devisaient autour d'elle par des crépuscules d'or rose au bord de la mer...

Quand il se retira, le grand seigneur, lui prenant la main, y appuya doucement ses lèvres, et Xanthis, longtemps fort malheureuse chez un vieux Juif qui l'avait jetée parmi d'odieux bonshommes de zinc doré d'une dégoûtante platitude, ne se sentit point d'aise de retrouver, dans son entourage, un homme dont la distinction se manifestait par d'aussi gracieux raffinements.

Les rapports ainsi commencés devinrent vite plus fréquents.

Le marquis, comme tous ceux de son époque, qui eut pour fonction d'être jolie, s'entendait merveilleusement à organiser le plaisir.

Chaque jour, c'étaient de nouvelles parties, une ingéniosité dans les divertissements qui ne se lassait point.

Souvent il arrivait, dans la matinée, la

prendre à son lever, dans son carrosse de porcelaine tout enguirlandé de roses. Vite elle s'habillait, choisissant la toilette qui s'accordait le mieux avec la couleur du ciel ou le rythme de ses pensées, tantôt une claire jupe Pompadour à paniers bouffants, légère et fleurie comme une matinée de printemps; tantôt quelque longue robe Watteau de satin mélancolique, vert saule ou réséda, à grand pli froncé dans le dos; tantôt quelque tunique Récamier, décorée de palmettes d'or et drapée haut sous les bras, avec une ceinture aurore, safran ou aventurine...

Toute la journée, ils se promenaient à travers le paysage charmant des Éventails, parmi les grands parcs aux pelouses vert fané, ornées de jets d'eau en aigrette, les jardins décorés de nobles statues, les bosquets où s'élevaient des temples de l'Amour. Parfois l'on déjeunait sur l'herbe, ou dans quelque joli pavillon de chasse, et l'on revenait lentement par le village, où des bergers et des ber-

gères à tourterelles faisaient sur le passage du carrosse d'accortes révérences.

C'était la vie la plus adorable du monde.

D'ailleurs, dans son habit de velours prune, le jabot écumant de dentelles, l'épée en verrouil, avec ses cheveux poudrés à frimas, ses lèvres minces où voltigeait le plus vif esprit de France, le marquis avait tout à fait grand air. Il savait exprimer en galanteries exquises sa tendresse d'arrière-saison.

Xanthis ne trouvait rien de comparable à ses mains effilées et blanches, et l'indéfinissable arome d'ambre qui l'enveloppait tout entier résumait bien pour elle le charme subtil de son inaltérable courtoisie.

Ce fut à quelque temps de là qu'il la mena chez un jeune buste de marbre, avec qui il venait d'entrer en connaissance, et qui faisait, lui dit-il, d'adorable musique.

Xanthis, au premier coup d'œil, comprit qu'elle venait de produire sur le musicien une impression profonde. A travers les banalités de la conversation, il avait une façon étrange et un peu folle de la regarder; exprès elle baissait les paupières, et elle éprouvait sous ces yeux ardents et fixes une inexprimable sensation de chaleur lourde

Le musicien, sur l'invitation du marquis, s'était mis à jouer, et, violemment, Xanthis eut l'impression qu'une main invisible l'em-

portait par sa chevelure tordue à travers un monde d'impressions tourbillonnantes.

Le marquis, par instants, soulignait un passage d'éloges discrets, et se penchait vers elle pour lui expliquer sa pensée; mais elle, silencieuse et fascinée, n'écoutait pas un seul mot; c'est à travers les yeux du musicien qu'elle comprenait, et ces yeux lui révélaient pour la première fois l'enivrement de la tristesse.

A peine dehors, prétextant une atroce migraine, elle renvoya assez sèchement le marquis. Elle avait hâte de regagner son socle.

Des choses inconnues s'agitaient dans son être.

Pour conserver les émotions sentimentales, ces douces fleurs de l'âme, il n'est que l'eau fraîche et calme de la solitude.

Toute à elle-même, elle sortit de son cœur l'image du musicien et elle évoqua dans l'ombre ce beau visage au grand front pâle, ces yeux enfoncés comme des cavernes de mystère, d'où jaillissaient par moments des

flammes, cette bouche large, ardente et tragique, et cette gorge orageuse, toute gonflée de sanglots, demi-nue dans la collerette entr'ouverte...

Le lendemain, elle sauta au cou du marquis pour le remercier de lui avoir fait connaître un jeune homme aussi remarquable, et sa vie, dès lors, lui parut infiniment plus intéressante.

Elle accordait la journée au marquis, aux visites, à la promenade et, dès le soir, courait près du buste de marbre. Après les vanités de la journée, le scintillement fatigant des madrigaux et des épigrammes, ce lui était un contraste délicieux, et comme un bain de douceur, de se retrouver avec son ami.

Il lui renversait doucement la tête de façon à plonger dans ses yeux, et l'embrassait longuement et silencieusement sur la bouche, pendant qu'il pressait tendrement ses seins encore émus de la course, et palpitants comme des oiseaux... Et c'était, ce baiser, suivant

les jours, tantôt du feu, tantôt de la neige qui descendait sur son âme.

Autour d'eux, peu à peu, le soir tombait. Les grands rideaux — là-bas — s'emplissaient d'ombre. Les choses glissaient insensiblement aux ténèbres. Le silence se faisait si profond qu'on entendait la chute des feuilles de roses sur le marbre des consoles. Elle s'asseyait tout près de lui, et la féerie des sons commençait...

Ah ! que cette musique exprimait bien le mode passionné de son âme ! C'étaient d'abord de grandes ondes berceuses, puis, peu à peu, des plaintes, des sanglots, des déchirements, des bouillonnements et comme des étreintes, et tout cela se résolvait soudain en d'inouïes douceurs qui venaient mourir en caresse, au long du cœur ,et menaient l'âme éperdue jusqu'aux confins d'un ciel qui flotterait sur du silence !

Les heures fuyaient avec la rapidité de l'extase...

« Figure-toi, disait parfois Xanthis (car elle l'avait tutoyé dès la seconde fois), figure-toi qu'en t'écoutant, il me semble que j'ai toujours vécu ainsi; et il m'est impossible de m'imaginer une autre existence.

— C'est que tu entres dans l'éternel, dans l'absolu.

— Oui, c'est cela », disait-elle.

Au fond, elle ne comprenait point, mais l'absolu étant un mystère, elle était aussi avancée que son ami. « Éternel, absolu », elle répétait ces mots, et, en passant par ses lèvres, ils lui donnaient précisément l'impression indéfinissable qu'elle cherchait à exprimer. Il lui arrivait maintenant de s'en servir ailleurs, devant le marquis, par exemple, ce qui amenait sur ses lèvres une imperceptible ironie, tout en lui causant au fond un dépit inavoué.

Des soirs, le buste pâle lui racontait sa vie, une vie de luttes, de déceptions, de cahots lamentables à travers le monde, et d'efforts

épuisants pour arriver à la Beauté. Quand il rappelait des passages trop tristes, parfois les sanglots l'arrêtaient; alors, il attirait à lui la petite danseuse, appuyait la tête sur ses seins nus, en murmurant, d'une voix d'enfant, des choses bizarres : « Chère petite sœur de lumière, petite argile divine, chair infinie, petit sphinx puéril... »

Ces choses la déconcertaient, mais, à l'accent de tendresse de la voix qui les prononçait, elle ne se méprenait point et sentait que c'étaient là des compliments qui, différents de ceux du marquis, avaient sans doute une portée plus profonde.

Les heures fuyaient, parées de bandelettes d'or...

La lune, glissant entre les rideaux, touchait toutes choses de son doigt d'argent; la musique se faisait aérienne, éthérée, les notes avaient des scintillements d'étoiles lointaines, et il fallait que la pendule à colonnettes sonnât lentement de sa voix chevrotante de

petite vieille les douze coups de minuit pour qu'elle se décidât à partir.

Alors vite, sa grande mante parfumée jetée sur ses épaules, elle s'enfuyait dans la mélancolie exquise d'un dernier baiser.

Elle s'en voulait toujours de rester si tard, car il lui fallait prendre, pour regagner son socle, un sentier de traverse où se trouvait un vilain magot, coiffé d'un chapeau à clochettes, les jambes repliées sous un ventre débordant, qui, lorsqu'elle passait, se mettait à faire aller la tête de haut en bas en tirant une grande langue écarlate, et à rire avec une sorte de petit gloussement canaille.

Ce gloussement lui était insupportable; pourtant, d'autres fois, la grimace était si drôle qu'elle avait toutes les peines du monde à se tenir de rire.

Vers le milieu de l'été, un nouveau venu débarqua dans la vitrine. C'était un petit faune de bronze. Son arrivée y causa une émotion considérable, et les commentaires allèrent leur train.

« Il a l'air bien brutal », s'écrièrent les frêles porcelaines, en se reculant par un geste d'instinctive méfiance.

« Mon Dieu, je ne le trouve pas si mal de sa personne », minauda la voix sucrée d'une petite bonbonnière rose, qui se rapprocha, au contraire sournoisement.

Très hardiment, une nymphe de Clodion proclama son admiration sans réserve pour cette athlétique carrure.

« Fi ! interrompit avec hauteur une face à main d'écaille, écussonnée de brillants, est-il permis d'afficher des goûts si communs? Mais regardez donc ces attaches honteuses... ces mains !... ces pieds !...

« Oh ! mesdames, si vous saviez !... » Et, se penchant d'un air mystérieux, une malicieuse douairière de biscuit tout à coup pouffa de rire dans son mouchoir de dentelle.

Toutes s'empressèrent vers la friandise d'un scandale; alors la douairière, après le jeu savant des réticences congrues, chuchota quelques mots à l'oreille de la plus proche, qui les transmit à sa voisine, et ainsi de suite, dans un long bruissement d'éventails effarés.

Somme toute, il faut bien le reconnaître, l'ensemble des appréciations ne lui était point favorable. Quand le faune, dans un geste d'expansion triviale, frappait à plat ses pectoraux, le beau bruit sonore qui en sortait rendait bien les miniatures rêveuses; mais, du côté des hommes, plus mesurés en leurs

discours, mais infiniment plus convaincus au fond, une sourde hostilité régnait contre celui que l'on considérait comme un intrus.

Au vrai, dans cette atmosphère choisie, le gros rire bestial du faune retentissait comme une dissonance, et le sans-gêne de ses manières constituait une façon d'incommodité.

Mais ils se contentaient d'être tous tacitement d'accord sur ce point, ou, s'il leur arrivait de se plaindre, c'était sous une forme indirecte et nuancée, qui dépassait de beaucoup le tact rudimentaire du bronze.

La discrétion, quand elle est excessive, par l'encouragement implicite qu'elle donne aux gens mal élevés, entraîne parfois avec elle les plus déplorables conséquences. C'est ce qui eut lieu ici, et l'on ne peut se garder de quelque impatience vis-à-vis de ces délicats, moins soucieux de leur dignité vraie que d'une superficielle tenue, en songeant qu'ils eussent pu éviter d'irréparables malheurs par une attitude dès le début franchement comminatoire.

La première fois qu'il vit Xanthis, le faune lui adressa un sourire vainqueur et figé, et se mit à la dévisager, en tortillant les vrilles de sa barbe courte, avec la familiarité d'un pays qui retrouve sa payse. Xanthis, point trop offensée, lui répondit assez aimablement.

Le marquis était justement près d'elle.

« Comment se peut-il, chère belle, que vous marquiez tant d'indulgence à l'insolente attention de ce rustre?

— Oh! rustre! » fit Xanthis, légèrement piquée, et, d'un rapide coup d'œil, elle toisa le marquis, comme pour établir une malicieuse comparaison; mais reprenant vite sa minauderie ordinaire :

« Bah! avec ces espèces... »

Et, ramassant sa jupe à fleurettes, elle gravit lestement le marchepied du carrosse.

Pendant les quelques jours qui suivirent, son caractère, généralement facile, subit de sensibles altérations. Elle eut des sautes d'humeur bizarres. Le marquis dédaigna d'y atta-

cher de l'importance, sa longue expérience du féminin l'ayant rendu sur ce point d'une indulgence si parfaite qu'on eût pu y voir, sans trop de peine, la forme d'un secret mépris.

Un soir, elle arriva chez son ami le musicien, tout énervée; comme il lui demandait la cause de cette impatience, elle lui répondit sèchement que ses secrets étaient à elle. Justement froissé de cette impolitesse, il lui riposta à son tour durement. Une scène devait forcément s'ensuivre. D'ailleurs, l'atmosphère de leur tendresse s'était depuis quelque temps, comme un ciel d'été trop beau, lentement chargée d'électricité.

Le fâcheux phénomène se produisit donc, et fut accompagné, suivant la marche ordinaire, de véhémentes apostrophes, de reproches grondants, de cris, de sanglots et d'une abondante pluie de larmes.

« Ah ! mon ami, que tu es peu généreux ! Qu'il est cruel de me méconnaître à ce point ! »

Xanthis, en parlant ainsi, avait la voix mouillée, les yeux brillants, les seins encore doucement agités, et toute sa personne dégageait la volupté moite et languissante des fins d'orage.

Le musicien lui demanda pardon, la consola comme un enfant, la supplia d'oublier ses écarts de langage, et ils s'embrassèrent le plus tendrement.

Puis, comme il attaquait un brûlant *appassionato*, brusquement elle déclara qu'elle se sentait trop souffrante, à la suite sans doute de ces grosses émotions, et, bien avant l'heure accoutumée, malgré les instances réitérées de son ami, elle se retira. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

C'est le lendemain seulement qu'elle regagna son socle.

Dès lors, elle fut parfaitement heureuse.

Rien n'est plus digne d'admiration qu'une existence harmonieusement combinée, et dont le délicat équilibre assure le jeu régulier des complexités de notre nature; précisément le sentiment de l'ingéniosité déployée et des difficultés chaque jour résolues donne à la vie un ragoût incomparable, et jamais Xanthis ne s'était sentie plus délicieusement vivante.

Elle aspirait par tous les pores cette douce lumière du jour, dont parlent les poètes de son pays; jamais son teint n'avait été plus éclatant, ses cheveux plus dorés, ses formes plus pures.

« Elle est exquise, disait le marquis.

— Unique, faisait le musicien.

— Divine !

— Idéale ! »

Et tous deux s'échauffaient d'un mutuel enthousiasme, pendant que l'imperturbable faune, adossé à un chandelier voisin, les regardait tour à tour, en tortillant les vrilles de sa barbe courte.

Et, quand le soir, de retour chez elle, elle récapitulait, tout en dénouant ses tresses pour la nuit, les distractions de la journée, elle ne laissait pas que d'éprouver quelque amour-propre, et, après avoir, suivant une exemplaire habitude, adressé sa prière à la bonne Artémis, patronne des chorèges sacrés, elle s'endormait, sa jolie tête sur son bras replié, dans un léger soupir de reconnaissance envers les dieux. Ah ! chère Xanthis, cette exceptionnelle faveur dont ils vous gratifiaient, vous ne sûtes point encore assez l'apprécier dans toute son étendue. Certes, vous aviez attelé à votre char le marquis, protecteur entre

tous distingué, le musicien, âme éperdument exquise, le faune, robuste complémentaire, et votre existence était si bien aménagée que ces divers rapports s'emboîtaient exactement l'un dans l'autre, comme les pièces d'un meuble rare, fait par un irréprochable artisan; mais tant d'heureuses conditions réunies auraient dû vous avertir que vous touchiez au comble de l'instable, et qu'une seule distraction, qu'une seule parole imprudente, qu'un seul geste faux ferait tout écrouler. Manquiez-vous donc de tact, Xanthis? Bien au contraire. Quoique simple petite danseuse grecque élevée parmi les cultes faciles de la mer Égée, vous aviez su bien vite vous façonner à de nouvelles exigences. Qu'il s'agît de se plier aux volutes contournées du marivaudage, ou de s'abandonner toute frémissante au souffle emporté de la passion romantique, les pantomimes sentimentales les plus diverses trouvaient en vous une interprète toujours avisée.

Non, dois-je le dire, ce qui vous perdit, ce fut cet esprit pervers qui souffle au cœur des femmes les caprices les plus inattendus, et propose à leur vertu, en des heures bizarres, les plus inquiétants paradoxes.

Parfois l'illogisme même de ces fautes (presque toujours d'insipides manques de goût) parvient à sauver les malheureuses qui s'en rendent coupables. Car leur rapidité à les commettre n'a d'égale que leur facilité à les oublier.

Hélas ! une telle impunité ne vous fut point accordée, et votre inadvertence devait, en causant votre propre ruine, précipiter vos malheureux amis dans les catastrophes, je le proclame, les plus imméritées...

Voici pourtant comment l'affreuse chose arriva.

Une nuit, le faune qui attendait Xanthis fut étonné de ne point la voir paraître à l'heure accoutumée. Il patienta un moment, mais la demie de minuit sonna, et Xanthis ne vint

pas. Un autre eût cherché à donner à cette absence une explication plausible et rassurante à la fois pour sa tendresse ou pour sa dignité, et fût ainsi facilement venu à bout des fâcheuses minutes. Mais le faune avait peine à faire tenir deux raisonnements debout; les faits seuls existaient pour lui; il n'en lâchait un que pour s'accrocher aussitôt à l'autre.

Aussi, à bout de patience, se mit-il délibérément à la recherche de Xanthis

Il avait à peine fait vingt pas, et tourné le coffret de bois de rose qui formait l'angle de la vitrine, qu'il l'aperçut.

Hélas! c'était sur les genoux de l'odieux magot qu'elle était assise. Un fou rire la secouait; et le vilain bonhomme, gloussant plus fort que jamais, chiffonnait de ses gros doigts boudinés le péplum d'azur dont les beaux plis semblaient souffrir. Ah! ce ne fut pas long. Un rugissement se fit entendre, dont frémirent les vitres, le faune leva son poing de

bronze, et paff !... la petite danseuse de Tanagra, sans même jeter un cri, se cassa en mille morceaux.

Ainsi finit Xanthis, aux cheveux couronnés de violettes, la blonde enfant de Crissa, féconde en vignes, ceinte par la mer retentissante.

Ainsi fut punie par l'inexorable Destin l'inconséquence d'un instant.

Ainsi fut brisée d'un seul coup la jolie vie, si galante, si passionnée, si heureuse.

Dès le lendemain, en signe de deuil, tous les petits Amours de la vitrine revêtirent une écharpe noire; les éventails à demi refermés se voilèrent de crêpe; la Kermesse de Van Ostade fut interrompue.

Toutes les pierres précieuses des bagues, des agrafes, des colliers éteignirent leur éclat.

Les flacons ciselés, recéleurs d'essences rares, s'ouvrirent d'eux-mêmes pour offrir à la petite âme antique l'hommage des suprêmes parfums; et même la châsse de saint Tro-

phime, qui représentait la basilique d'Arles, attendrie par la désolation universelle, fit entendre un petit glas d'or plaintif.

La fatale nouvelle s'était répandue avec la rapidité de l'éclair; dès qu'il l'apprit :

« Ah ! chère infortunée, s'écria le marquis, toi seule donnais du prix à ma vie. Dans les grâces de ton commerce, j'arrivais à tromper l'ennui des heures si lourdes. Que faire de mes jours à présent? Irai-je porter dans les glaces de l'hiver des feux désormais sans objet? Ah ! Xanthis, Xanthis, ton esclave, libéré de ses fers, ne sait que pleurer sur sa liberté. »

Toute la nuit, il roula ainsi les pensées les plus affligeantes; les larmes qu'il essayait en vain de retenir inondaient son visage; peu à peu il sentit ses anciennes blessures se rouvrir; des rhumatismes affreux tiraillaient son pied gauche, et, vers le matin, sa tête, sa fine tête poudrée, brusquement se décolla...

Presque à la même heure, deux bons Hollan-

dais de faïence, pansus et sensibles, ramassaient près de l'écritoire de malachite le buste de marbre, qui, frappé de défaillances successives en apprenant la mort de sa douce amie, s'était laissé tomber de son socle. Dans sa chute, son crâne avait malencontreusement porté sur un angle de l'écritoire et s'était fendu.

« Le pauvre jeune homme ! dirent les charitables faïences, le voilà fêlé pour toujours ! »

...Devant Xanthis en miettes, le faune était resté béant de stupeur. Quand il comprit, il tomba lourdement sur les genoux et, poussant des hurlements terribles, s'abandonna au plus sauvage désespoir. Cependant l'indignation dans la vitrine était montée à son comble contre lui, et tous réclamaient le châtiment d'un crime aussi abominable. Ce châtiment ne se fit pas attendre.

A quelques jours de là, un grand vieillard qui ressemblait assez au marquis vint jeter un coup d'œil sur ses bibelots, et, s'apercevant de la catastrophe, entra dans une vio-

lente fureur. Il n'eut point de peine à deviner le coupable, l'état lamentable du faune le désignait assez. Sans hésiter, il le sortit de la vitrine, et, le jour même, il s'en débarrassait à vil prix.

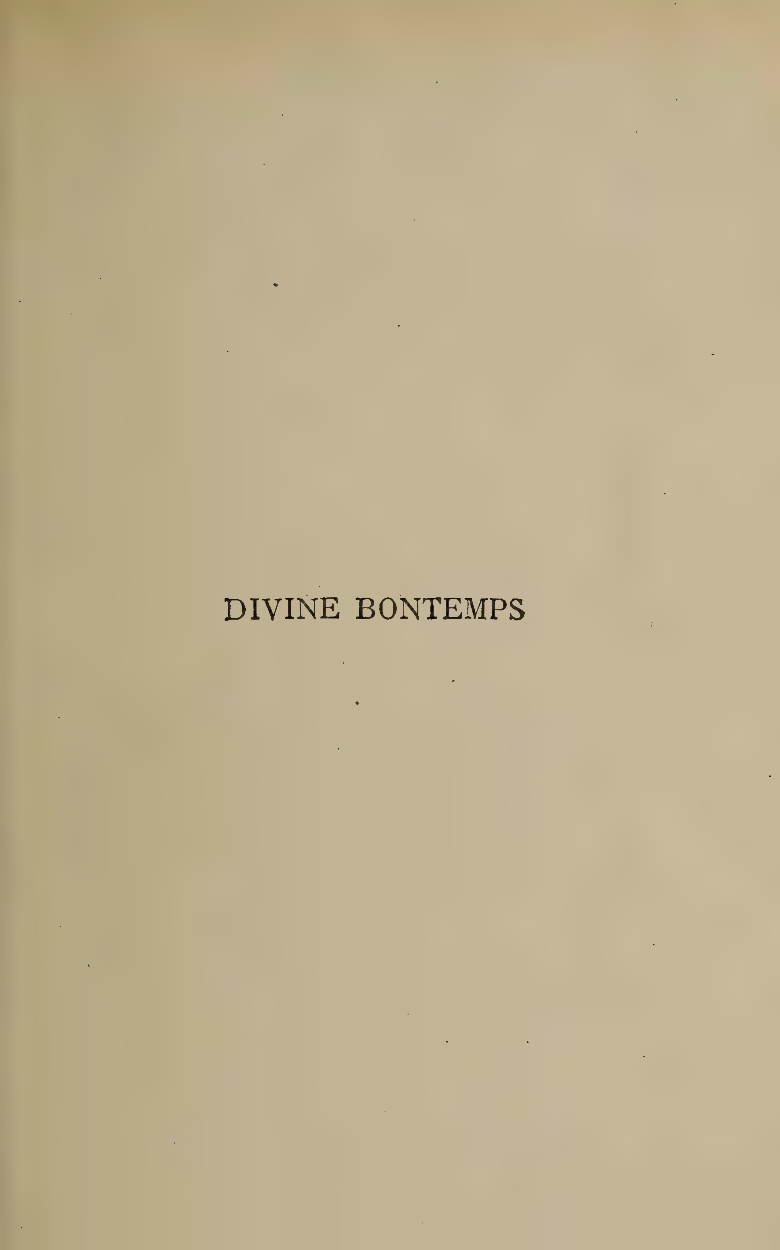
Dès lors commença pour l'infortuné la série des pitoyables déchéances. Il connut le cynique marchandage des ventes publiques, l'exil poussiéreux dans les coins sans lumière, l'affliction des toiles d'araignée. D'ailleurs, il était devenu méconnaissable; ce n'était plus qu'une chose sans valeur, et il s'en alla finir sur le trottoir dans l'infâme abjection des faïences de rebut, de la ferraille et des portraits de famille!

Certes, une telle accumulation de désastres pourrait fournir la plus riche matière à d'ingénieux moralistes. Les nations, depuis les temps les plus reculés, s'étant obstinément complu à distiller leurs faits divers pour en extraire de la sagesse, on n'aurait, sur ce point, que l'embarras du choix. Mais il me répugnerait de me livrer à cette besogne,

ayant toujours trouvé que l'usage des aphorismes, surtout quand ils sont d'une solidité écrasante, constituait vis-à-vis du malheur une cruauté véritablement superflue.

Chacun pourra donc, à son gré et pour son propre compte, vérifier sur ces infortunés la justesse des maximes qui lui sont chères. Pour moi, je préfère me recueillir et murmurer du fond de l'âme une lente prière aux Pitiés tristes et voilées.

Devant la vitrine en deuil, où rayonnait hier encore Xanthis la Jolie, une mystérieuse tendresse me retient, et il me plaît de m'imaginer que ce n'est point sans intention que, mes doigts ayant touché par hasard une vieille boîte à musique, il en sortit, en petites notes grêles et lointaines comme des larmes de figurines, un air du temps passé, si doux et si touchant à la fois, qu'il semblait bien fait pour exprimer dans sa tristesse la vanité des Amours passagères et la mélancolie des fragiles Destinées.



# DIVINE BONTEMPS

Elle s'appelait Ludivine Bontemps, et par abréviation l'on disait Divine. C'était à douze ans une petite fille de grâce pensive et fine avec des yeux limpides et pâlis, d'un bleu frigide de source cachée dans les bois. De longs cheveux châtain foncé, comme un flot de soie légèrement ondée, tombaient sur ses grêles épaules. Sa bouche était jolie et grave avec la tache brune d'un grain de beauté au coin de la lèvre supérieure; et derrière cette bouche presque toujours close, et sous l'épaisseur de ces cheveux flottants, et au fond de ces yeux pâles on sentait qu'il devait

se cacher une petite âme exquise et sauvage. Des traits particuliers distinguaient en effet Divine Bontemps, et entre nous celui-ci qui s'accusait déjà avec un étonnant relief.

Douée d'une énergie de tendresse presque excessive, d'une bonté qui se donnait sans réserve aux êtres et aux choses, et jaillissait en chaudes effusions dans les profondeurs de son âme, elle reculait devant la manifestation des sentiments même les plus avouables comme devant un péché. Rien ne lui était plus pénible que de sentir les autres deviner son cœur. Un nuage rose empourprait alors subitement ses joues, ses yeux se baissaient invinciblement, et cette sensation, si l'on insistait maladroitement, pouvait aller jusqu'à la souffrance.

C'était ainsi, en tout et avant tout, une nature exaltée et secrète. Seule, il lui arrivait fréquemment de serrer frénétiquement contre sa poitrine le jouet préféré du moment; ou bien, elle s'adressait avec des gestes passion-

nés à des êtres imaginaires dont elle peuplait son coin de retraite; même parfois elle embrassait les fleurs; et, certes, ces façons eussent fort étonné ceux qui étaient accoutumés à voir en elle une petite personne réservée de tous points et silencieuse

Elle était venue au monde en quelque sorte avec la honte de son cœur. La pudeur physique, et tout ce qu'elle comporte d'ombrageuse sensitivité, semblait chez elle transposée au moral; et la moindre émotion dévoilée, le moindre sentiment surpris lui causait l'intolérable malaise de la nudité.

Aussi tout ce qui est fait de demi-jour, de silence, de mystère, l'attirait-il particulièrement: les profondeurs du jardin, l'église ténébreuse et douce, la fraîcheur des pièces inoccupées. Là, elle se sentait vraiment vivre, là elle pouvait s'épanouir dans la plénitude de son être. Et c'est bien de leur lumière discrète, de leur gravité mélancolique, de leurs colorations atténuées, de leurs parfums déserts

que devait s'imprégner pour la vie la substance délicate de son âme.

Ce qu'elle perdait à cette susceptibilité de cœur immodérée, elle s'en rendait bien compte, et, parfois, la constatation des joies faciles dont elle s'était ainsi volontairement privée la poignait jusqu'aux larmes. Alors elle essayait de réagir, elle se promettait de prendre exemple de ses petites compagnes. Pendant une heure, dans l'entraînement du jeu, elle tentait de se donner le change. Animation factice, qui tombait bientôt après, si bien que souvent, le soir même, brûlant d'obtenir quelque faveur de sa mère, au moment de se jeter dans ses bras, elle s'arrêtait, hésitante, et finissait par aller se coucher sans rien dire.

Une telle répugnance à livrer le secret de ses sentiments lui faisait peu à peu contracter l'habitude du renoncement; et de cette habitude devait naître, par la suite, un goût passionné et presque barbare du sacrifice, un

étrange appétit de résignation, qui l'attirait mystiquement aux tristesses, et n'était point sans comporter au reste de cruelles et raffinées voluptés.

Divine grandit; et, à travers les crises d'une puberté douloureuse, sa sauvagerie native se développa encore. Elle se repliait maintenant au moindre contact. Une certaine gaucherie physique en résultait, qui relevait comme d'une pointe acidulée sa beauté essentiellement attendrissante. Ses cheveux sombres, séparés au milieu, et glissant le long des tempes qu'ils couvraient, encadraient d'une ogive grave son front pur, doucement bombé; ses yeux d'un bleu à peine teinté avaient comme un air de bijoux très anciens; sa bouche presque toujours close se creusait sensiblement aux angles. Telle on la jugeait froide, dédaigneuse même; elle laissait dire, mettant

quelque inconsciente coquetterie à justifier cette opinion, d'autant qu'elle y trouvait une barrière morale, derrière laquelle elle était mieux à l'abri des curiosités; et elle vivait ainsi la vie calme des vierges, quand un épisode sentimental de l'ordre le plus simple vint bouleverser son existence.

Un ami d'enfance, Maurice Damien, revint passer en province ses vacances. Or, à le voir, à lui parler, — car il venait fréquemment chez elle à cause des rapports étroits qui liaient les deux familles, — à évoquer dans les allées du grand jardin sablé de rouge les enfantillages d'autrefois, Divine sentit peu à peu son cœur s'inquiéter. Les vagues tendresses, flottant encore en elle comme une vapeur du matin, furent traversées d'un rayonnement très doux. Des détails, insignifiants jusque-là, prirent un intérêt singulier à ses yeux; les heures monotones se colorèrent; et il y eut en elle le trouble et le ravissement d'une révélation.

Une après-midi qu'ils étaient seuls dans le grand salon donnant sur le jardin, la conversation facticement enjouée se figea tout à coup et ils restèrent l'un devant l'autre, silencieux. Par la fenêtre ouverte, des bruits lointains venaient de la ville industrieuse, roulements de voitures, marteaux de fonderies, rumeurs des rues, et le murmure continu des feuilles était harmonieux comme un bruissement de soie. La présence de quelque chose d'inavoué entre eux les emplissait d'un émoi grandissant. Divine en ressentait le malaise jusqu'à l'angoisse, et son âme palpitait toute sous le voile de ses longues paupières. Pour y échapper, elle alla au piano ouvert et se mit à jouer. Maurice s'approcha. Son cœur battait si fort qu'elle en percevait les larges coups, irréguliers et sourds. Tout à coup elle sentit deux lèvres brûlantes, sèches de fièvre, qui se posaient sur son cou. Déjà elle s'était redressée, pâle d'une pâleur de mort. Comme une eau subitement troublée, ses yeux étaient deve-

nus noirs; elle fixa sur Maurice un regard de folle, et avant qu'il pût faire un geste, elle se précipita hors du salon.

Tout son être était dans un inexprimable désarroi, et il lui fallut de longues heures pour retrouver un peu de calme. C'était à la place la plus sensible de son âme la cuisson d'une intolérable brûlure. Toute l'ombre douce dont elle s'enveloppait avait été brutalement violentée, et elle sentait qu'il lui serait impossible de se retrouver devant Maurice. D'ailleurs la fin des vacances approchait, et elle pouvait invoquer des prétextes. Cœur ingénieux à se tourmenter, et virginité aussi voluptueuse, qui ne rêvait plus que de tisser autour d'elle les mille fils d'une trame épaisse pour y dérober au plus secret d'elle-même la douceur du frisson dont elle était encore ébranlée.

Le matin du départ de Maurice, levée dès l'aube, elle épia de sa fenêtre le passage du jeune homme. Elle n'était séparée de lui que

par la fragilité du rideau de mousseline qui tremblait dans ses mains. Maurice leva la tête, et ralentit son pas; mais elle demeura immobile, l'âme toute frémissante et crispée; et longtemps après elle était encore là, avec de grandes larmes au coin de ses yeux, qui ne tombaient point...

Maurice ne revint que quelques années plus tard.

Oh ! ce retour, combien Divine en avait escompté les émotions !

En province plus que partout ailleurs, dans l'immuable monotonie de l'engrenage quotidien, la vie intérieure acquiert chez les êtres qui y sont inclinés une extraordinaire intensité. Là s'élaborent ces destinées solitaires, monuments d'une âme grandiose ou mélancolique élevés pierre à pierre et jour par jour à la gloire d'un sentiment unique. Ainsi, pendant ces lentes années, Divine avait concentré toute son activité sentimentale sur le souvenir des deux mois passés avec Maurice.

Pas un seul jour elle n'avait cessé d'y penser. Dans le fond de son âme, elle avait édifié une sorte d'oratoire confidentiel, où elle se renfermait de longues heures, livrée aux consumantes jouissances de l'espérance. Nul ne soupçonnait ce mystère de tendresse qu'elle gardait jalousement, et c'était là une délectation dont son cœur, en grandissant, goûtait de plus en plus l'anormal raffinement.

Quand elle se retrouva vis-à-vis du jeune homme, elle se sentit jusqu'au cœur un froid de paralysie, et ce fut une petite main inerte et décolorée de morte qu'elle lui tendit. Hélas ! cette minute, qu'elle avait tant vécue d'avance, n'allait-elle lui apporter qu'une affreuse déception?

Maurice la prit, cette petite main; et dans la pression amicalement indifférente de ses doigts, il laissa trop voir qu'il ne se souvenait plus du passé.

Divine, atterrée d'abord, essaya, les jours qui suivirent, de reprendre un peu de sang-

froid. Après tout, Maurice était libre encore; et il ne lui était pas interdit de chercher si vraiment plus rien d'elle ne restait dans son cœur; mais chaque fois qu'elle creusait cette pensée, à un certain moment tout son sang se glaçait, et elle voyait avec une effrayante netteté qu'elle mourrait plutôt que de desserrer les lèvres.

Elle passa ainsi des semaines, secouée jusqu'aux fibres de crises convulsives, qui la jetaient tour à tour aux résolutions les plus contradictoires. Elle ramassait tout son courage, se fortifiait de certains indices favorables, d'une parole ou d'un sourire où elle retrouvait un peu de l'ancienne douceur; puis, l'instant d'après, reculait, effarée, devant l'insurmontable répulsion de trahir, fût-ce par un geste, la pensée dont elle était pleine.

Sur ces entrefaites, le père d'une de ses amies, Lydie Morin, qui avait une importante usine à quelques lieues de là, invitait

Maurice à venir y étudier quelques améliorations. Le jeune homme accepta, demeura trois mois à la campagne; et, quand il revint, il était fiancé à Lydie.

Ce fut pour Divine un coup terrible. Comme il arrive souvent, elle avait envisagé toutes les éventualités, sans imaginer précisément la plus douloureuse.

Quelques jours plus tard, un soir, dans sa chambre, comme elle arrangeait ses cheveux pour la nuit, prise soudain d'une lassitude infinie dans tous ses membres, elle alla s'accouder à la fenêtre, et respira à larges traits la fraîcheur nocturne. C'était au printemps. Il avait fait un orage dans la soirée, des flaques d'eau luisaient encore çà et là dans les dépressions du pavé; d'en bas montait une odeur pénétrante de poussière mouillée et de verdures rafraîchies; et par moments des brises passaient, douces à fermer les yeux. Divine restait là, immobile, sa lourde chevelure pendant d'un côté, et elle sentait, dans

son cœur comme dans sa chair, un découragement sans bornes. Tout à coup, sur le large trottoir de l'avenue, en face d'elle, elle aperçut Lydie et Maurice qui revenaient ensemble de quelque fête de famille. Ils allaient lentement d'un pas attardé d'amoureux, et, dans le silence du quartier désert, le bruit de leur voix était presque perceptible. Divine s'était penchée; elle les suivait d'un regard éperdu et fixe, et, quand ils furent entrés dans l'ombre plus épaisse des arbres, elle se laissa glisser sur les genoux, le cœur déchiré fibre à fibre d'une atroce souffrance, et, sans une plainte, s'évanouit.

Après le mariage de Lydie, qui suivit, elle vécut machinalement sur les ruines de son rêve. Personne autour d'elle ne savait rien du drame qui avait bouleversé son cœur. Son teint se fana; le flot de sang lumineux et clair que l'espérance avait amené à la surface se retira à l'intérieur; le regard de ses yeux sembla s'éloigner; son visage se fit plus muet encore. Des partis se présentèrent, elle les refusa tous, éprouvant une âcre satisfaction à voir sa vie s'enfoncer dans une impasse, comme si, n'étant pas un être de joie, elle trouvait enfin sa voie dans la tristesse.

Les sorties, les banales et monotones distractions de la vie provinciale commencèrent

à lui peser. A tout elle préférait *sa solitude*; et, comme il arrive aux êtres dont la vie résorbée avive l'imagination, elle voyait dans ces mots, tout au fond d'elle-même, une sorte de jardin caché, un jardin planté, sous un ciel dépoli d'automne, de verdures sombres et très odorantes — lierre et buis — où elle se promenait de longues heures avec sa pensée.

Cinq ans s'étaient écoulés, quand, brusquement, en moins de dix jours, Lydie fut emportée par une pneumonie aiguë, et Maurice resta veuf avec un petit garçon de quatre ans. La douleur du pauvre garçon fut immense; il aimait sa femme avec toute la force d'une jeunesse de laborieux économisée pendant la dure période des débuts. Dans cette catastrophe, guidé par l'égoïste et infaillible instinct, il vint se réfugier là où il sentait qu'il pourrait le mieux être consolé. Il ne se trompait pas. Divine, faisant taire les obscures révoltes qui s'agitaient encore en elle, assuma ce nouveau rôle; elle étendit la

main vers cette couronne d'épines et la posa sur ses cheveux. Puis, peu à peu, graduant ses discours, remêlant la morte à la vie dans un travail d'une trame compliquée, et d'une délicatesse merveilleuse, elle sut atténuer l'horreur de l'irréparable et ramener la paix quotidienne dans le cœur désolé de Maurice.

Ce fut ainsi, et par un enchaînement naturel des choses, que ce dernier, un an et demi plus tard, songea à lui demander de l'épouser.

Le rêve de sa jeunesse aboutissait donc à ce navrant épilogue. Ah ! certes, ce ne fut point sans une douloureuse ironie qu'elle revêtit, à près de trente ans, la robe blanche des épousées; et quelque chose en elle de sacrifié et d'extatique apparut si visiblement à l'église, que les spectateurs les moins avertis de l'assistance en furent frappés.

Dans cette nouvelle demeure, où elle venait « doubler » la disparue, elle trouva ce qu'elle avait prévu : une affection loyale, un foyer mélancolique et le calme.

Des choses pourtant saignaient encore en elle. Souvent il arrivait à Maurice de prendre le petit René, — c'était le nom de l'enfant, — et de le regarder sans rien dire, avec des yeux où montait un brouillard; et Divine, allant d'elle-même au-devant de la souffrance, disait : « Comme il ressemble à Lydie, n'est-ce pas, mon ami? » Que ne pouvait-elle, en ce moment, pleurer, elle aussi, les tièdes larmes que Maurice laissait, sans les essuyer, couler sur sa barbe! Pourtant, un grand bonheur lui vint, sur lequel elle n'avait plus compté. Elle sentit qu'elle allait être mère, et cette pensée rouvrit en elle les sources taries, et il y eut en elle des jaillissements, des ruissellements... Toute sa chair, traversée de tendresse, se mit à refleurir, sembla-t-il. Un sang rose monta à ses joues, vermillonna l'ourlet de ses oreilles; une ligne d'une douceur adorable relia son menton à son cou, renfla son corsage, arrondit ses hanches; sa démarche amollie et comme légèrement appuyée révéla la volupté

des formes pleines, et, un soir de causerie heureuse longtemps prolongée, elle vit dans les yeux de Maurice que, elle aussi, elle allait s'appeler l'Amour. Ce fut un enivrement étonné, une joie dont elle n'était pas sûre, dans laquelle elle marchait avec des tâtonnements, comme éblouie. Une activité inquiète la saisit. Elle s'amusa aux enfantillages des aménagements, combina un mobilier nouveau, fit tendre des pièces claires. Projetée en quelque sorte hors d'elle-même, dans une passion d'espérance, pour la première fois de sa vie, elle se sentit heureuse. Même elle rêva d'un voyage dans les pays du Sud, vers les mers tièdes, parmi les villes aux noms mélodieux, où l'air a le parfum du miel...

Tout à coup, René tomba malade de la fièvre typhoïde; vu sa situation, le docteur défendit formellement à Divine d'approcher l'enfant; mais il avait compté sans ce cœur étrange. Dès la première heure, l'âme, on eût dit, pénitente, elle s'installa près du

petit, et, pendant dix jours, malgré toutes les instances, vécut dans la chambre empoisonnée, dormant à peine quelques heures çà et là, sur un fauteuil, et ne quittant point ses vêtements. Elle subissait la sublime fascination du sacrifice; son dévouement avait quelque chose d'irrésistible et d'égaré; et elle marchait transfigurée, dans l'air de feu de l'héroïsme pur.

René fut sauvé; mais trop d'émotions l'avaient assaillie; sa santé était irrémédiablement compromise, et elle mit au monde à travers mille souffrances un enfant qui ne vécut que quelques jours.

Ainsi, la vie s'acharnait sur elle; et à voir ses coups redoublés, on pouvait penser que la Destinée voulait parachever son œuvre, développer jusqu'au bout l'harmonieux martyre d'une créature choisie, et faire exprimer à cette âme, macérée dans la douleur, son parfum le plus suave.

Après de passagères et instinctives secous-

ses dans sa chair maternelle, Divine accepta ce deuil suprême avec l'insondable douceur des résignations professionnelles. Ah ! combien souvent son cœur s'élançait vers la paix définitive des couvents; derrière leurs grandes murailles ouatées de silence, le repos eût été si doux à son âme fatiguée; et, bien des fois, aspirant la fraîcheur lointaine des blanches cellules et des longs corridors dallés de pierre bleue, elle tendait les bras vers ces calmes retraites, qui sont comme les antichambres de la mort. Mais elle se devait à son mari, bien qu'après l'affreuse épreuve, elle ne se sentît plus la force de recommencer la vie; et puis René était là, l'enfant qu'elle avait sauvé, et qu'un nouveau baptême de douleur avait en quelque sorte fait sien.

Elle resta donc, redescendit au fond de son cœur et s'y enferma, ne gardant à la surface qu'un masque d'indélébile tristesse.

La tendance secrète de ses pensées, le ressort intérieur de sa vie la poussaient mainte-

nant à un don perpétuel d'elle-même; tout lui était prétexte à s'immoler; et elle le faisait de façon à s'enlever même le bénéfice de la plus minime reconnaissance. Au reste, en agissant ainsi, cette âme étrangement repliée ne se trompait point; de degré en degré, par un déplacement, par une perversion admirable de sa personnalité, elle était arrivée à transposer sa vie dans les autres. Nulle joie directe ne l'affectait plus; elle ne semblait plus vivre pour son compte, mais s'alimenter exclusivement du bonheur des êtres autour d'elle; et sa sensibilité, toujours aussi vive, mais en quelque sorte désincarnée, était devenue toute spirituelle. Ame discrète et passionnée, dont une évolution constante subtilisait ainsi chaque jour les principes! Elle était bien, d'ailleurs, toujours la même qu'autrefois, et s'il arrivait à l'abbé Pascal, son directeur, de parler de la complaisance excessive de certaines natures pour les amertumes du renoncement, elle se sentait soudain

presque rougir, atteinte dans les secrets replis de son cœur par la véridique parole du prêtre.

Des années et des années passèrent. Maurice mourut accidentellement, et, comme à la mort de Lydie, sa première femme, il avait acheté une concession et fait élever un monument, ce fut près d'elle qu'il fut enterré.

René acheva ses études, et, presque aussitôt après, reçut l'offre d'un poste lointain dans les colonies, qui pouvait devenir le point de départ d'une brillante carrière. Comme il hésitait, à cause de Divine qu'il aimait comme sa mère, ce fut elle qui le pressa d'accepter, brisant ainsi la dernière attache vive de son cœur.

Et de nouveau, elle fut reprise par la solitude.

Elle loua une petite maison éloignée du centre de la ville, dans une rue déserte, aux pavés verdis de mousse, et que bordaient en partie les murs d'un jardin d'hospice.

Tout le jour, dans les pièces parées d'an-

tiques meubles, baignées d'un jour crépusculaire, où se décoloraient des photographies vieillies, elle circulait sans bruit, ou restait des heures, penchée sur un tiroir, à ranger pieusement d'attendrissantes reliques. Ses yeux, comme usés d'avoir trop attendu, n'avaient plus de couleur, et, sous ses cheveux blancs, son visage aux tons de cierge fin, patiné de chagrin, poli par les larmes, d'une chair amincie, fondue, spiritualisée, apparaissait bien comme un tabernacle émouvant et précieux qui laissait, par ses interstices, filtrer le pur rayonnement d'une âme incomparable.

Elle vivait ainsi, parmi ses souvenirs, des journées monotones et douces, ramenées aux habitudes de son enfance.

Ses seules sorties étaient pour l'église voisine, et là, abîmée dans la prière, et l'âme déjà toute légère et libre, elle avait le frémissement impatient et mélodieux des colombes qui vont s'envoler.

Cependant, toujours pareille à elle-même, Divine *n'osait pas* demander à Dieu de mourir.

# HYALIS

## LE PETIT FAUNE AUX YEUX BLEUS

C'était un petit faune né, dans les bois de Mycalèse battue par les vents, du commerce d'un ægipan et d'une mortelle. Des particularités, légères encore, dénonçaient la double essence qu'il portait en lui. Il n'avait point la force tumultueuse et violente des dieux des forêts, mais ses membres délicats étaient plus dégagés de la gaine animale; un poil moins rude et moins touffu couvrait ses cuisses; ses oreilles aiguës, ses narines fines frémissaient continuellement aux choses; il avait des gestes jolis; quand il souriait, ses joues se creusaient légèrement, et l'ingénuité de son visage était alors ravissante; mais ce

qui excitait délicieusement la surprise, c'étaient des grands yeux de couleur céruléenne, bleus comme le ciel et la mer, et qui promenaient lentement autour d'eux des regards étonnés, doux et lointains, comme les rayons de la première étoile qui brille à l'orient, quand le soleil n'est pas encore couché.

Élevé par les nymphes des bois sacrés qui lui donnèrent le doux nom d'Hyalis, il ne se mêla point aux jeunes chèvre-pieds de son âge. Leurs ébats turbulents lui déplaisaient, et il préférait être seul; alors il inventait des plaisirs plus conformes à sa nature, et laissait errer parmi les plantes et les bêtes ses curiosités vagabondes. Déjà d'obscurs pressentiments s'éveillaient en lui, et devant ces visages solennels du monde, — la Nuit, la Solitude ou le Silence, — un émoi vague le saisissait, et une petite âme indécise montait dans l'eau pâle de ses yeux.

Sans cesse, il variait ses jeux : tantôt, couché à plat ventre dans l'herbe des clairières,

il s'amusait à voir les petits insectes sortir de terre, courir très vite, monter et descendre au long des brins frêles, s'aventurer dans le calice d'une fleur, se suspendre au bout d'un fil invisible; tantôt penché sur une rivière aux claires ondes, il contemplait le manège indolent ou brusque des poissons vite effarés; tantôt, ayant capturé quelque beau papillon, il le posait sur le dos de sa main, et regardait avec ravissement les grandes ailes précieuses palpiter lentement au soleil, ou bien, choisissant quelque coquillage profond et contourné, il l'appuyait contre son oreille, et des heures entières, un vague sourire aux lèvres, il écoutait au fond de la nacre enchantée bruire la mer éternelle.

D'autres fois, avide de mouvement, il s'élançait et tout le jour se fatiguait en courses folles à travers les bois et les vallées. Sa plus grande joie était de rencontrer le centaure Capanède; car celui-ci, séduit par sa gentillesse, lui proposait toujours de l'emmener

avec lui. Brusquement il l'enlevait de terre, et d'un seul coup l'installait sur sa large croupe; alors, nouant ses petits bras au torse puissant du dieu, Hyalis se laissait emporter; c'étaient de longs galops torrentueux à travers les plaines et la montagne; un vent rude frappait son visage; les arbres du paysage semblaient courir avec lui; le quadruple bruit des sabots retentissait sur la terre sonore; un léger effroi suspendait son cœur, et quand tout à coup la course s'arrêtait, il battait des mains et riait aux éclats, les yeux brillants, les joues éclatantes, tout le sang ivre d'espace et de rapidité... Mais le plus souvent un attrait mystérieux le ramenait vers les rivages de la mer. En sortant des forêts ténébreuses ou des vallées profondes, l'immense horizon tout à coup découvert l'envahissait d'une inexprimable allégresse; tant d'espace entrait dans ses yeux que son âme lui en semblait comme élargie; il buvait avidement l'air chargé de sel; et, piaffant des sabots

comme un jeune étalon, il entrait, en frémissant, dans les vagues !

Un soir qu'il s'était ainsi attardé sur la grève, il vit des sirènes. C'était par une nuit de plein été tiède et crépusculaire. Du large un chant s'éleva, étrange, irrésistible et triste. L'air devint étouffant et lourd comme si, dans l'ombre, il pleuvait des roses; les vagues s'allongèrent silencieuses sur le sable; un grand frisson passa, et toute la mer sembla mourir !...

Les sirènes s'approchaient; elles s'avancèrent jusqu'à la côte, et Hyalis vit de tout près leurs visages. Surnaturellement belles et pâles, elles souriaient, la face renversée dans leurs cheveux. La douceur de les voir passait tout ce qu'il avait ressenti au monde !.. Lentement avec la nuit elles se retirèrent; leur chant s'affaiblit, flotta longtemps encore dans la brise, s'éteignit... Et Hyalis ne devait plus jamais les oublier.

Il grandit et les forces secrètes de l'âge le rapprochèrent des nymphes qui peuplaient les bois d'alentour. Sous l'aiguillon de l'antique désir, il s'émut des toisons rousses qui luisaient derrière les arbres, poursuivit les dryades qui riaient dans les feuilles, guetta les grasses naïades vautrées dans la terre molle autour des étangs et qui disparaissaient soudain dans un long cliquetis de roseaux entre-choqués...

Fidèle à son origine, il apporta d'abord à ces jeux une fougue passionnée; il connut les faciles étreintes, le mélange ardent des corps, les chairs foulées comme le raisin d'automne dans les cuves; mais, en de tels transports,

le sang qu'il tenait de son père était seul satisfait, et il traînait à travers ces rapides plaisirs une âme inquiète et mal rassasiée.

Pourtant les nymphes lui étaient accueillantes, et plus d'une, le soir, rôdait vers lui. Mylitta était celle qu'il recherchait de préférence. Il aimait son rire clair comme le bruit des fontaines, et sa grâce légère de jeune faon. Souvent il lui apportait des coquillages, des plumes d'oiseaux rares, des fleurs cueillies tout en haut des montagnes, des rayons de miel doré, et, dans l'herbe odorante et chaude des après-midi, il goûtait avidement le plaisir de son corps. Mais Mylitta différait trop peu de ses sœurs. Rieuse et brûlante, elle s'abandonnait à tous. Hyalis voulut le lui reprocher, mais il sentit aussitôt qu'elle ne le comprenait point, et il cessa de se plaire avec elle.

En même temps un secret dégoût lui venait de ses jouissances; leur monotonie pesait à son cœur, et, vaguement anxieux, il implorait une caresse inconnue. Alors, parfois, il

lui arrivait en chemin d'attirer brusquement à lui quelque rose lourde, quelque lis violent, et d'y écraser éperdument sa bouche; ou bien il s'en allait vers la mer, et, de loin, dans le vent nocturne, il respirait les sirènes...

Et il souffrait ainsi mystérieusement; car ses lèvres étaient solitaires.

Souvent il allait converser avec le sage Glaucos, le vieux porcher du fermier Lycophron; il préférait ces graves entretiens aux bruyantes gaietés des satyres. Glaucos, qui possédait autrefois de grands biens dans la superbe Sidon, avait été pris par des pirates au cours d'un de ses longs voyages, et rien ne lui restait de ses anciennes richesses.

A travers ces fortunes diverses, il s'était mieux connu; chargé de jours, il amassait la sagesse, et les paroles inspirées coulaient comme une huile onctueuse sur sa barbe vénérable. Souvent il disait à Hyalis :

— O mon fils, j'ai beaucoup vécu, et j'ai appris que la première loi du monde est la

conformité des êtres à leur destinée. Souvent je pense à toi; l'âme qui regarde par tes yeux n'est point celle d'un faune, et je crains qu'il ne t'en arrive malheur.

— Et vous, Glaucos, êtes-vous heureux? demandait Hyalis.

— Je le suis.

— Pourtant étiez-vous né pour être le porcher du grossier Lycophron?

— O Hyalis, tu ne peux comprendre encore. Certes, je fus autrefois riche et puissant, mais, avant tout, j'étais né pour être libre dans ma pensée et dans mon cœur, et jamais je ne le fus davantage que dans cette humble condition, où, de l'aube au couchant, je m'appartiens tout entier.

Glaucos excellait aussi à raconter l'histoire des dieux et des héros, et le petit faune ne se lassait point de l'entendre. Sans cesse il lui redemandait les mêmes récits.

Le vieillard disait la naissance d'Apollon dans Délos la pierreuse; les larcins plaisants

du fils de Maïa; la descente d'Aristée chez les Océanides dans les grottes merveilleuses de corail et d'émeraude; les courses d'Io à travers l'Asie; Cypris couronnée de violettes et portée sur une écume d'or, et les grands Dioscures, à qui l'on sacrifie des agneaux blancs du haut de la poupe, Castor, dompteur de coursiers, et l'irréprochable Pollux, et leur sœur, la divine Hélène.

Il disait aussi la terre généreuse, dispensatrice des douces richesses, l'Océan, père des choses, le retour des saisons, les arbres féconds en fruits, les champs, les moissons, les troupeaux, les travaux du fer et du bois, et les belles cités qu'emplit le murmure des hommes.

Hyalis ne comprenait qu'imparfaitement les paroles du vieillard. Assis à terre à ses pieds, il l'interrogeait, lui faisait de timides questions; Glaucos répondait complaisamment; les récits s'enchaînaient aux récits; et souvent la lune découpait leurs ombres immobiles sur l'herbe des prairies silencieuses.

Mille pensées confuses s'éveillaient ainsi dans l'esprit du faune, et une pâle conscience se levait dans son âme, comme le premier rayon de l'aube qui court sur la cime argentée des vagues.

A mesure qu'il grandissait, un instinct plus impérieux le poussait vers les habitations humaines. Dès l'aurore, il sortait de l'épaisseur des bois, et s'en allait vers les campagnes, où, de métairie en métairie, se répondaient les coqs sonores. A pas lents il errait à travers les cultures qui paraient la terre de régulières couleurs; longeant les champs de maïs, de seigle, d'avoine, il assistait de loin aux travaux des hommes.

Parfois, glissant jusqu'aux limites des villages, il s'approchait de la demeure du forgeron toujours retentissante du bruit des marteaux sur l'enclume; il aimait surtout à voir ferrer les chevaux; sur le sabot haut levé, qu'il taillait d'abord à coups de ciseau, l'ouvrier aux bras nus appliquait avec des

tenailles le fer rougi au feu; une âcre vapeur de corne brûlée se répandait dans l'air, et le cheval inquiet tournait la tête.

D'autres fois il s'arrêtait de loin devant l'atelier du potier, et ses yeux ne pouvaient se détacher de la roue rapide où l'artisan formait à son gré de l'argile informe et docile des vases harmonieux.

Mais rien n'égalait son émotion quand il pénétrait dans les temples. Ceux qui étaient consacrés aux Olympiens, à Apollon, à Diane, à Neptune, l'impressionnaient surtout. La majesté des proportions, la noblesse des pierres, le silence sacré des lieux, tout l'envahissait d'admiration; et quand, s'avançant jusqu'au fond du sanctuaire désert, où flottait encore après les sacrifices l'odeur des parfums brûlés, il apercevait, dressée dans la pénombre, la haute image de l'Immortel, avec son visage de marbre et ses yeux de pierres précieuses, la stupeur frappait ses membres; sa poitrine haletait, et il sentait

avec un trouble magnifique descendre dans son âme l'âme supérieure des Grands Dieux.

Ces jours-là, à l'heure où l'ombre des arbres s'allonge, et où le soleil couchant invite les laboureurs à délier les bœufs, il restait longtemps, assis sur une borne, à voir les lumières s'allumer dans la vallée, et c'était avec une indicible mélancolie qu'il regagnait les forêts pleines de ténèbres. La nuit, il évitait les clairières où s'ébattaient les chœurs des chèvre-pieds et des satyres, et il passait vite devant les grottes obscures, d'où s'échappaient des rires lascifs; parfois quelque dryade, qu'excitait l'étrangeté fameuse de ses yeux d'azur, saisissait son bras au passage, l'attirait vers elle. Pendant un instant les souffles de la nuit, l'haleine âcre de la lourde chevelure qui l'inondait, et aussi les conseils obscurs du sang, le faisaient s'arrêter; puis brusquement il repoussait la dryade, et, comme pris de honte, il courait laver à la fontaine voisine l'empreinte encore brûlante de ses

doigts sur son bras. Alors quittant les marécages impurs et les tièdes bas-fonds, il gagnait la montagne et s'avançait jusqu'à la pointe extrême du promontoire, qui dominait au loin les flots.

Là, s'étendant dans l'herbe froide de rosée, il renversait la tête..

La nuit était auguste sur les hauteurs. Tout autour de lui la voûte sombre du firmament s'arrondissait; en bas, sur la plage sablonneuse, la mer amenait et ramenait ses vagues avec un murmure puissant et monotone; au-dessus de sa tête les étoiles innombrables scintillaient, suspendues et comme prêtes à tomber dans ses yeux. L'âme de la terre maternelle et des cieux divins se confondait en lui; une extase magnanime gonflait son sein, et il vivait ainsi des heures inexprimables, silencieux, immobile et enivré !

Vers cette époque, dans la saison heureuse où la terre est lourde de feuilles et de fleurs, errant un soir à travers un bois de sycomores qui entourait le temple de Latone, il aperçut derrière la haie fleurie d'un riant jardin Nyza la blanche, la fille chérie de Xylaos, le vénérable prêtre d'Apollon.

Debout près d'une vasque de marbre écaillée et verdissante, elle jetait du pain à ses colombes; les oiseaux familiers volaient autour d'elle, cherchaient les miettes jusque sous ses pieds, se posaient sur sa main, sur son épaule, et Nyza s'avançait ainsi, un vague sourire aux lèvres, dans une douce palpitation d'ailes blanches.

Hyalis s'était arrêté brusquement, saisi

par la merveille d'une beauté qu'il n'avait point soupçonnée encore. Nyza était vêtue d'une longue tunique safran pâle qui, soulevée à peine au double renflement de ses jeunes seins, tombait à plis droits sur ses pieds chaussés de sandales bleues. Ses cheveux blonds comme l'avoine mûrissante, pressés sur son front d'une bandelette d'argent, coulaient en ondes égales au long de ses joues minces et se relevaient par derrière en un chignon haut dressé. Tout en elle était svelte et mélodieux. Sa tête petite se balançait sur un long col flexible. Une grâce légère et subtile comme un parfum était répandue dans tous ses mouvements; dans la façon d'abaisser lentement les paupières, il y avait une pudeur sacrée, et son sourire était suave comme une rose.

Après avoir erré quelque temps dans le jardin, et rafraîchi d'une eau pure ses fleurs languissantes, elle rentra lentement dans la maison.

Quand elle eut disparu, Hyalis eut l'impression que le jour perdait subitement tout son éclat, et il demeura longtemps à la même place, le cœur étouffé jusqu'à la tristesse sous une sensation trop douce.

Le lendemain et les jours suivants, il revint vers le jardin de Xylaos, et, caché dans un buisson voisin, il épia la présence de Nyza.

Presque chaque jour il parvint à la voir; tantôt assise près d'une corbeille pleine de laines de Milet aux éclatantes couleurs, elle brodait de riches tissus; tantôt elle pétrissait les gâteaux sacrés qu'elle parfumait du suc rouge des baies de myrte; tantôt elle étendait sur l'herbe fine les linges éblouissants lavés à la rivière par les servantes. D'autres jours, — et ce spectacle surtout ravissait Hyalis, — penchée vers la petite Callidice, la fille d'Agathoclès, le riche fermier voisin, elle lui enseignait les hymnes et les danses sacrées. Tenant l'enfant par les mains, elle lui faisait lever et abaisser les bras en cadence, et décomposait

l'entrelacement compliqué des pas. Callidice, inhabile encore, l'imitait. Ensemble elles tournaient, d'abord lentement, puis plus vite; le vent soulevait leurs tuniques légères derrière elles, et découvrait leurs pieds emmêlés. Souvent Callidice, trahissant la mesure, s'arrêtait trop tard ou faisait un faux pas; alors un double rire emplissait le jardin de son éclat sonore.

Hyalis ne se rassasiait point de ces gracieux tableaux, et il maudissait souvent les passants dont l'approche soudaine le forçait à fuir.

D'abord il voulut garder en lui-même le secret de ses sentiments; mais il ne tarda pas à se trahir par d'inconscients aveux; ses brusques rougeurs, ses yeux légèrement égarés, son excessive sauvagerie, ses allures insolites ne révélaient que trop la confusion de son âme, et il répandait son cœur autour de lui, comme un enfant qui porte un vase trop plein.

D'ailleurs, une force secrète le poussait à parler, et il ne put s'empêcher de confier son trouble au sage Glaucos.

— O mon fils, lui dit le vieillard, j'ai connu, moi aussi, la fièvre qui t'agite, et les femmes de Sidon ont reçu de moi de riches présents. Rien n'échappe sur la terre au pouvoir d'Eros, et ses traits les plus cruels sont ceux qu'il plante dans les cœurs magnanimes. Certes, je te vois sur une route pleine de dangers. Ah ! que ne te complais-tu parmi les nymphes ! Jadis tu me parlais de Mylitta, maintenant jamais plus son nom ne revient dans tes discours.

Et comme Hyalis ne répondait point, les yeux fixés au sol :

— Ah ! je le vois, fit Glaucos en secouant la tête, tu les méprises à présent. Ingrat enfant, quelle mortelle te donnera plus de joie, et se montrera aussi complaisante à tes désirs? Mais il faut que ta destinée s'accomplisse; tu as vu la fille de Xylaos, et c'est

par l'amour que tu monteras à la douleur.

La voix du vieillard avait un tremblement solennel en prononçant ces dernières paroles; et prenant la tête d'Hyalis entre ses mains il fit descendre en lui un regard long et pénétrant, et gravement posa ses lèvres sur son front.

A présent Hyalis sentait chaque jour des sentiments inexplicables s'éveiller en lui; une conscience de lui-même lui venait; au lieu d'appartenir tout entier aux impressions mobiles et changeantes des choses, il tissait entre le monde et lui les fils multiples de sa propre pensée toujours occupée de Nyza, et il vivait au centre de lui-même, comme la chenille fileuse dans sa coque dorée.

Quand il pensait secrètement à elle, une langueur coulait dans ses membres, pénétrait ses os; son âme était heureuse, et ses lèvres spontanément souriaient, comme une fleur s'ouvre.

L'onde unie des mares l'attirait; sans cesse

il éprouvait le besoin d'y refléter son visage; mais en même temps sa propre image, fidèlement renvoyée, lui causait un malaise indéfinissable; brusquement il se reculait, et d'un rameau violemment agité, il troublait jusqu'au fond l'eau mystérieuse.

Au risque de se faire découvrir, il multipliait les occasions de revoir le jardin de Nyza; même en son absence, la vue des lieux où elle passait sa vie lui était douce.

Un soir qu'il s'était ainsi aventuré, il fut tout étonné de la trouver encore là. Debout entre les colonnes du portique, elle regardait la lune rose se lever au fond des vergers. Son père vénérable était assis près d'elle sur le banc de marbre héréditaire, et respirait la fraîcheur du crépuscule, la joue appuyée sur sa main.

Tous deux étaient silencieux, et l'on n'entendait d'autre bruit que le filet murmurant de la vasque et le cri intermittent d'un oiseau.. Longtemps ils demeurèrent ainsi; les ténèbres

avaient noyé le jardin, et les choses prenaient autour d'eux la solennité de l'ombre.

Quand la lune, arrivée au tiers de la course, baigna tout l'horizon de sa molle clarté, doucement, sans effort, comme une barque qui s'éloigne de la rive, Nyza se mit à chanter. D'abord sa voix trembla, incertaine et frêle, comme si elle allait se briser, puis peu à peu elle se déroula en ondes plus amples pour s'élancer enfin, vibrante et pure, dans le silence étonné de la nuit.

Hyalis, fasciné, contemplait la vierge. Un rayon bleu descendait sur elle, et suivait son profil d'une ligne lumineuse; ses bras et son cou semblaient de marbre; dans son visage immobile ses lèvres seules frémissaient; et ses yeux, levés au ciel, nageaient comme dans une extase d'argent. Elle descendit le degré du seuil, s'avança, fit quelques pas dans le jardin.

Hyalis entendait le bruit imperceptible des petits graviers que sa tunique entraînait

au passage, et chaque tintement des bracelets qui jouaient à ses poignets résonnait dans son propre cœur.

Engourdi de bonheur, il ne songeait plus à rien. Tout à coup, Nyza, qui gagnait le fond de l'enclos, aperçut, nettement découpée sur le sol, l'ombre aiguë de ses cornes; en même temps elle vit deux yeux briller dans l'ombre, et, saisie d'épouvante, elle poussa un grand cri et s'enfuit vers la maison...

Hyalis s'en revint, désespéré.

Il comprenait maintenant qu'un abîme le séparait de la fille de Xylaos; toute la nuit, il erra à travers les halliers. Des mains, dans l'ombre, déchiraient son cœur, et les paroles de Glaucos, éclairées d'une étrange lumière, remontaient dans sa mémoire.

Il cherchait à arracher de son âme la pensée qui l'obsédait, mais ses efforts étaient vains, et d'elles-mêmes ses idées retournaient à la souffrance.

Il nourrissait maintenant son chagrin du

meilleur de lui-même, s'exilant de préférence dans les lieux les plus sauvages. Là, des heures entières, avec un accent suppliant, il appelait « Nyza ! Nyza ! » Sa voix, plus sonore dans la solitude, semblait multiplier son désespoir, et cette illusion dans sa détresse n'était pas sans charme. Un agneau abandonné, qu'il avait recueilli et qu'il aimait tendrement, l'accompagnait toujours dans ses courses; sa présence animée et légère, — car il s'écartait sans cesse et revenait en courant, — la grâce familière avec laquelle il se dressait vers sa main, ses menus ébats détournaient un instant Hyalis de sa tristesse; parfois, quand son cœur débordait de peine, il le prenait dans ses bras, le serrait contre sa poitrine, pressait sur sa bouche la petite tête frisée aux yeux doux; et il se sentait un instant consolé.

Un jour qu'étendu dans les bruyères roussies il regardait au loin la mer sombre brûler au soleil, Ydragone, la magicienne, le toucha à l'épaule. Ydragone était fameuse entre les pythonisses. Elle pouvait par ses philtres détourner le cours des astres, faire émigrer l'âme des métaux; et ses enchantements commandaient aux ombres.

— Que fais-tu là? lui dit-elle.

— Ne le sais-tu point, toi qui connais toutes choses?

— Certes, je le sais; mais Nyza, la fille de Xylaos, ne s'en doute guère.

— Oh! écoute, s'écria-t-il, et, par pitié, explique-moi ce que j'éprouve; c'est comme

un désir de ne plus sentir, de ne plus voir, de ne plus penser, de ne plus être moi-même enfin. Réponds, ne serait-ce pas là ce que les hommes appellent la mort? O Ydragone, ne pourrais-tu me procurer la mort?

Et il leva vers elle une face lamentable où ses yeux enfoncés brûlaient comme des charbons.

— En vérité, fit-elle, ce que tu demandes est impossible, car tu n'ignores point que le sang de l'Ægipan coule dans tes veines, et que c'est le sang immortel d'un dieu.

— Pourtant tes philtres sont si puissants! murmura le faune d'une voix suppliante.

— Écoute, ta douleur m'a émue, et je veux bien tenter sur toi l'effet de mes enchantements. Auparavant, il faut t'engager à m'apporter quelque chose à quoi tu sois attaché, tiens, cet agneau, par exemple.

Hyalis tressaillit, la petite bête léchait doucement ses doigts.

— Je te l'apporterai, dit-il.

— En outre, sache que, pour attaquer ton essence divine, je serai obligée d'employer des poisons terribles. O Hyalis, tu souffriras horriblement !

— Qu'importe ! Je serai chez toi cette nuit.

L'antre de la magicienne était situé au cœur de la montagne.

Tout au fond d'un cirque de roches aux formes monstrueuses, des arbres vénéneux réfléchissaient dans une eau lourde et plate des ombres qu'on eût dites éternelles. Des vipères se tordaient dans l'herbe noire, grouillaient en nœuds, et des bêtes hideuses sortaient lentement de la mare et clapotaient dans la vase avec un bruit sec d'écailles, en agitant des pattes multiples et velues. Une odeur de pourriture traînait dans l'air, et la flamme de la torche haletait.

Au milieu de la nuit, Hyalis s'avança. Son visage était livide, mais ses yeux résolus brillaient d'un éclat insolite.

Comme il allait franchir le seuil de la grotte, un grand oiseau chauve à face humaine, au ventre gras et rose, secoua deux ailes lourdes et poussiéreuses, et l'appela trois fois par son nom.

La pâleur d'Hyalis devint effrayante, et il s'arrêta, frissonnant, mais Ydragone apparut, et il n'osa point reculer.

— Tu vois, lui dit-elle, en lui montrant une cuve d'où sortaient d'épaisses fumées, j'achève de préparer ton philtre. As-tu pensé à ce que je t'ai demandé?

Hyalis, sans répondre, tendit l'agneau.

La magicienne le prit, l'étendit sur une pierre, la tête pendante au-dessus de la cuve, et saisit un large couteau. L'agneau bêla doucement, et Hyalis ferma les yeux.

Bientôt une étrange vapeur se répandit, et la grotte tout entière devint rouge, du rouge magnifique et terrible du sang.

— Tiens, dit Ydragone, en s'avançant vers le faune, et elle lui présenta une coupe où fumait un liquide noirâtre. Or, ajouta-t-elle,

écoute-moi bien et fixe mes paroles en ton esprit. Quand la lune prochaine aura à son tour accompli sa carrière, le même jour, à la même heure qu'aujourd'hui, tu mourras. Bois.

Et Hyalis prit la coupe et la vida.

Mais aussitôt il tomba à la renverse, en poussant un cri effrayant.

Il lui semblait que du feu venait de se répandre en lui, coulait dans ses veines, mordait ses fibres, attaquait ses os. Ses membres se contractaient, se tordaient, comme des brindilles sèches dans la flamme. Il se roulait à terre, s'arrachant avec les ongles des lambeaux de chair et des touffes de poils; et sa souffrance paraissait si atroce qu'Ydragone elle-même en pâlissait.

Brusquement, il se roidit, demeura immobile; alors la magicienne lui versa quelques gouttes subtiles.

Il rouvrit les yeux, respira longuement, se leva...

Comme un bois à l'aube où les oiseaux

réveillés font entendre tous à la fois mille cris joyeux, son âme frémissait en tous sens, agitée de sentiments confus.

Il fit quelques pas en tâtonnant; ses mains rencontrèrent la dépouille de l'agneau, et il porta vivement à ses lèvres la laine tiède et bouclée. Alors une sensation étrange monta du fond de son être, comme une lame irrésistible qui vient du large et court se briser sur le rivage. Sa poitrine se gonfla coup sur coup de soupirs saccadés, et soudain, de ses yeux brûlés, une eau mystérieuse jaillit, tomba à larges gouttes sur son chagrin, comme une pluie rafraîchissante sur l'herbe fanée des prairies; et, plein d'un étonnement délicieux, il murmura :

— Les dieux ne connaissent pas la douceur de pleurer.

A partir de ce jour, son existence se modifia singulièrement. La pensée qu'il ne porterait plus longtemps ses peines en atténua sensiblement l'acuité.

Comme un homme placé sur le bord d'un

fleuve en admire mieux le cours majestueux que celui qui nage au milieu du courant, ainsi Hyalis, moins étroitement lié à la vie obscure des eaux et des bois, embrassait avec plus d'ampleur l'ordre et les lois du vaste univers, et tirait de sa contemplation des impressions plus profondes.

A présent, le rythme éternel du monde, le cours silencieux des astres, la mer mobile et infinie, les feux argentés de la nuit succédant à l'éclat du jour, la beauté partout éparse dans les êtres, depuis le hennissement des étalons cabrés jusqu'au vol effilé des hirondelles, tout l'emplissait d'un ravissement confus.

En outre, le poison d'Ydragone, poursuivant sa marche sûre, attaquait sourdement ses forces; et son âme, moins nourrie des énergies du sang, s'inclinait avec une sympathie secrète vers les formes de la vie où il percevait un déclin. L'agonie d'un lent crépuscule, la fatigue d'une fleur qui se penchait entre ses doigts propageait sur sa sensibilité plus fine

des frémissements exquis, et il approfondissait chaque jour avec un charme plus nuancé le mystère émouvant de vivre.

Comme il regardait de loin, un soir, un cortège de funérailles, la pâleur des femmes sous leurs longs voiles, l'éclat douloureux de leurs yeux, la lenteur morne des chants funèbres le prirent soudain d'une étreinte si doucement poignante qu'elle ressemblait à une volupté; et il se dit, pensif :

— Les dieux ne connaissent point la beauté de la mort.

Cependant, plus que jamais, il songeait à la fille de Xylaos, mais ses sentiments à cet égard s'étaient aussi transformés. La pensée que c'était à cause d'elle qu'il allait perdre la lumière et qu'il faisait ainsi le don même de son être illuminait en lui des profondeurs; et, par là, le regret de quitter la terre et la joie de souffrir pour Nyza formaient en son cœur un mélange d'une saveur triste et passionnée, où il goûtait d'inexprimables douceurs.

Cependant la lune nouvelle était sur le point d'achever sa carrière, et le terme assigné par la magicienne était arrivé.

Comme un homme qui part pour un long voyage rassemble ce qu'il doit emporter, Hyalis passa la journée à évoquer dans sa mémoire les heures les plus chères; il se souvenait de ses jeux puérils, des entretiens avec Glaucos, des dryades, des grands bois et de la mer; et des détails insignifiants, remontant brusquement dans sa mémoire, le touchaient plus que tout le reste. Il regarda le dernier soir tomber sur le jardin de Xylaos, sur le verger que bordait un rideau de peupliers à la cime d'argent, sur la vasque écaillée et

verdissante où les colombes se posaient pour s'envoler ensuite sur le toit, sur les allées de sable fin où s'imprimaient légèrement les pas légers de Nyza.

Peu à peu les choses s'effacèrent, les derniers bruits du jour se firent plus espacés... la nuit était venue.

Là-bas la maison dressait sa façade pâle et ses colonnes que reliaient des guirlandes de feuillages. Hyalis franchit la haie et s'avança dans les ténèbres. L'odeur des fleurs, qu'une pluie récente avait ranimées, s'exhalait autour de lui, plus pénétrante, et, par moments, il s'arrêtait pour respirer longuement. Comme il marchait ainsi, suspendant ses pas avec précaution, un objet qu'il heurta du pied dans l'ombre faillit le faire trébucher.

Il se baissa et reconnut la corde aux poignées de buis que la petite Callidice avait oubliée là tout à l'heure, et, soudain, il se rappela les gentillesses de l'enfant, ses courses dans le jardin sous la corde agilement tour-

née, et sa joie bruyante quand Nyza consentait à jouer aussi, et la faisait danser avec elle, les bras noués à sa taille. Ce souvenir des heures lointaines l'atteignit au plus tendre de son cœur, et il appuya silencieusement sur ses lèvres les poignées de buis polies par les mains charmantes.

Il était parvenu maintenant au portique, où les serviteurs dormaient. Il s'arrêta, un bras appuyé sur une colonne, et tendit le cou dans les ténèbres. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine, et des gouttes de sueur coulaient lentement sur son torse et dans le creux de son dos.

Il écouta : des tourterelles près de lui se mirent à roucouler, puis se turent; les feuillages du jardin remuèrent avec un long murmure.

Alors, domptant l'hésitation qui faisait plier ses genoux, il franchit le seuil et se dirigea en tâtonnant vers une faible lumière qui filtrait entre des tentures rapprochées.

Il écarta les draperies et pencha la tête.

C'était la chambre de Nyza. Une lampe de cuivre en forme d'oiseau y répandait une pâle clarté. Au fond, sur un lit de cèdre incrusté de lames d'ivoire, la vierge reposait.

Hyalis s'était avancé et la considérait. Devant ce front poli, devant ces yeux scellés par le sommeil, une émotion surnaturelle l'agitait, et la chambre autour de lui s'emplissait de divinité. Alors, frissonnant et pâle, il se pencha sur ce visage et de tout près l'examina. Un sang rose et comme lumineux transparaissait sous l'épiderme; les veines traçaient un lacis bleuâtre sur la cloison fine des tempes; une mèche légère et que le moindre souffle faisait trembler caressait la joue; d'imperceptibles frémissements passaient sur les traits immobiles, comme ces rides qu'une haleine d'été propage sur la surface unie des eaux; et, par moments, l'ombre furtive d'une sensation tirait les lèvres, rap-

prochait les sourcils, fronçait les ailes du nez délicat.

Mais ce qui faisait fondre le cœur d'Hyalis, c'était l'ombre frangée des longs cils sur la joue, et, derrière l'oreille bien ciselée, la lisière ambrée de la chevelure, de la chevelure odorante et mystérieuse comme les forêts.

A tenir ainsi sous son regard celle qu'il n'avait jamais approchée jusque-là, il éprouvait comme un vertige, et des espaces immenses de pensée apparaissaient, se succédaient en lui, comme aux yeux de l'aigle les paysages qu'il domine de son vol.

Il s'inclina encore; un souffle, faible et pur, passa sur son visage, et il frissonna : c'était la respiration de la vierge endormie.

A intervalles réguliers sa blanche poitrine se soulevait, s'abaissait, et il semblait à Hyalis qu'il s'unissait maintenant à elle, qu'il prenait une parcelle de l'âme divine répandue dans son corps, qu'il accordait le rythme de

sa propre vie au rythme de la vie adorée.

La bouche exquise s'entr'ouvrait dans l'ombre comme un fruit.

Alors, poussé par l'irrésistible désir, il approcha ses lèvres des lèvres de Nyza, le plus légèrement qu'il put, jusqu'à les toucher, sans qu'elle s'éveillât, d'un contact presque immatériel.

Puis il resta ainsi immobile et ferma les yeux...

Une infinie douceur coula dans ses membres; en même temps il lui sembla que son cœur s'élargissait, devenait vaste, splendide et bleu comme le firmament des nuits d'été, et mille étoiles, traçant en tous sens des courbes d'or, y défaillaient...

L'heure était venue; le poison d'Ydragone avait atteint en lui les sources mêmes de l'être. Un froid glacé l'enveloppa. Comme une urne plongée dans l'eau, son âme s'emplit rapidement de croissantes ténèbres, il poussa un long soupir, et sa tête, toujours suspendue

au souffle de la vierge, glissa sans bruit sur l'oreiller.

Ainsi mourut d'amour Hyalis de Mycalèse, le petit faune aux yeux bleus.

# ROVÈRE ET ANGISÈLE

*Nous croyons devoir prévenir que l'auteur n'avait pas donné sa forme définitive à ce quatrième conte, qui est cependant complet.* — NOTE DES ÉDITEURS.

Rovère, fils du duc de Spolète, était magnifique et grave. Ses cheveux divisés, tombant au long de ses joues pâles, allongeaient encore l'ovale noble de son visage. Il avait de grands yeux noirs superbes et paresseux, et une bouche rouge, avec la lèvre inférieure fendue au milieu comme un fruit. Riche et puissant, il s'était donné ce but d'être comme un miroir passionné du monde, et il vivait sans autre souci que d'extraire autour de lui de la volupté. Une éducation particulière, exclusivement esthétique, avait d'ailleurs développé jusqu'à l'acuité son aptitude originelle à s'émouvoir de la beauté des choses, et à cet effet il rassemblait sans cesse autour

de lui les éléments des plus délicates jouissances.

Entouré de jeunes nobles de son âge, il donnait ses jours aux plus fastueux loisirs. Les peintres, les sculpteurs qu'il avait attirés à sa cour peuplaient de chefs-d'œuvre les galcries de son palais, et il passait de longues heures à en épuiser la beauté, car son imagination fervente ne se contentait point d'une admiration facile; il entendait pénétrer au cœur des choses qu'il contemplait, et il ne se sentait satisfait que lorsque, par une progressive excitation, il arrivait à une sorte d'état plus subtil où son âme, comme détachée et toute frémissante, vibrait avec la couleur, ondulait avec les lignes, devenait elle-même la couleur et la ligne; et ainsi ses plaisirs d'art ressemblaient à des possessions.

Par une pente naturelle de son esprit, il avait voué aux mythes antiques, sous lesquels les races élues adorèrent les aspects magnifiques de l'univers, un culte ardent où

son âme se complaisait sans nul artifice. Sur les murs de son palais une suite de fresques grandioses ou charmantes racontaient...

Devant ces glorifications ingénieuses ou sublimes de la vie, des sympathies frémissaient en lui, et il sentait qu'elles correspondaient aux plus impérieux besoins de sa sensibilité. Dans le palais qu'il possédait près de la mer, et qui était célèbre par la magnificence de ses jardins, des fêtes se succédaient sans trêve. La nuit sous l'ardente lumière des grands lustres, Rovère, assis à la table du festin, en respirait l'atmosphère heureuse et fébrile; les serviteurs affairés se croisaient portant des plats et des aiguières; les gorges des femmes étincelaient; les pyramides de fruits s'écroulaient sur la nappe parmi les orfèvreries, et, dans l'intense douceur des musiques mêlées aux parfums, Rovère, tournant entre ses doigts la tulipe de cristal où il buvait un vin doré, croyait vivre, sur la terre, la vie même des dieux.

Ainsi voluptueux d'essence, il avait concentré sur la femme toutes les énergies de sa nature, et promené par toute l'Italie ses amours tumultueuses et magnifiques. Les plus fameuses beautés dénouèrent pour lui leurs chevelures et offrirent leurs seins à ses lèvres; avec une désinvolture ingénue d'ailleurs, il menait de front les intrigues les plus dissemblables, ne voyant dans les créatures qui formaient momentanément l'objet de son goût passionné que des formes adorables ou superbes dont la seule raison était de lui procurer, chacune en son caractère, des jouissances parfaites et diverses. Parmi ces maîtresses, la comtesse Viola Madori se signala exceptionnellement. La passion que Rovère éprouva pour elle prit tout de suite quelque chose de sombre et d'effréné. Il semblait pour lui que de cette chair tragique il sortît des éclairs; sa sensibilité s'affola, et on put croire qu'une même tourmente les emporterait tous les deux.

Le comte Madori, mari de la belle Viola, les surprit un jour. Rovère tua le comte d'un coup de poignard au cœur, et, dans la nuit, des serviteurs descendirent le cadavre et le déposèrent dans une ruelle déserte, encore chaud. Ce crime n'émut point Rovère, il ajouta seulement à son amour. Viola devint plus puissante encore sur ses sens, et il la respira de toute son âme en feu comme une rose trempée dans du sang.

Il avait fait construire, tout en haut de son palais, une salle de marbre où il s'enfermait avec elle des journées entières. Trois marches de porphyre noir descendaient à un bassin où jaillissait une gerbe fine qui retombait en pluie parfumée. Des coussins de soie, des étoffes brillantes traînaient sur le pavé de mosaïque; et de longs voiles drapés à l'unique fenêtre coloraient étrangement la lumière, et faisaient flotter dans la pièce un demi-jour ardent comme une vapeur de pourpre. Là ses sens régnaient somptueux. Viola étendue sur

des soies déployait en silence l'harmonie de ses gestes lents; nul bruit ne montait jusqu'à eux et ils s'enivraient de solitude. Parfois Viola se levait, et sur les marches du bassin laissait l'une après l'autre tomber ses parures; les lourds brocarts, les souples draperies s'affaissaient en cercle à ses pieds, et du dernier tissu qui glissait lentement sur son corps elle émergeait enfin nue et splendide. Rovère immobile s'agenouillait, et toute son âme n'était plus qu'un lac d'extase. Souvent comme épuisé de sentir, il se levait, écartait les voiles de la fenêtre et, respirant une bouffée d'air pur, il embrassait d'un large regard le paysage. De cette hauteur il dominait les architectures magnifiques de la ville, le port encombré de vaisseaux, les campagnes riches de verdures et de moissons, les canaux, les vignobles, les métairies, et la molle inflexion des collines à l'horizon; puis, reportant subitement ses yeux sur Viola, il lui semblait retrouver dans ce corps admirable dressé

devant lui toutes les merveilles de la vie étendues à ses pieds, et dans la rondeur éclatante des seins, dans la fuite suave des courbes secrètes, dans les teintes adorables dont le sang colorait diversement l'épiderme, dans la pureté des contours et la grâce des membres, il voyait l'éclatant triomphe de cette force universelle qui menait la création à la beauté comme à sa fin suprême; et l'âme envahie d'une stupeur religieuse, silencieusement il l'adorait.

Un soir il réunit dans un banquet ses amis préférés, Domitio, Porphyre et Teremente. Au milieu de la table, sur un socle d'or enguirlandé de roses rouges, se dressait un petit Dionysos de marbre; le dieu, une grappe à la main, la pardalide à l'épaule, ses cheveux arrangés comme ceux d'une femme, s'appuyait indolemment à un tronc d'arbre; un sourire ambigu flottait sur sa bouche grasse; ses yeux allongés, d'une douceur comme cruelle, étaient faits de deux émeraudes; et la ligne qui des-

cendait de son bras levé et plié au coude jusqu'à ses chevilles étroites était moelleuse au regard comme l'onde qui meurt sur le sable fin d'un rivage.

Des fleurs amoncelées s'exhalait un parfum violent, et l'éclat des lumières prodiguées, exaspérant les reflets, dilatait les yeux des convives. Quand les vins rares versés à flots eurent enflammé les esprits et répandu dans l'air l'âme des vieux soleils qu'ils couvaient :

Domitio, le premier, se leva et, tendant sa coupe, dit : « Je bois à toi, Dionysos, dieu des pampres lourds et des raisins gonflés, toi qui mûris sur les collines heureuses l'ivresse des festins futurs, dieu indulgent et fort, par qui les hommes, libérés des vains soucis, forcent la joie aux yeux d'or à s'asseoir un instant sur leurs genoux ! » Porphyre se leva, le second, et dit : « Je bois à toi, Dionysos, qui, par les soirs rouges d'automne au milieu des torches et des cymbales, fais bondir nos

désirs en feu ! » Teremente se leva, le troisième, et dit : « Je bois à toi, Dionysos, qui, comme un vendangeur infatigable, foules sous tes pieds éclaboussés de sang la vie qui bout et qui fume, toi qui présides aux baisers, aux étreintes, aux spasmes et fais claquer ton fouet d'or au-dessus des sexes mêlés ! » A ce moment un bel enfant aux cheveux longs, au cou rond et fin comme celui d'une fille, avança le bras pour remplir une coupe; Teremente l'attira vers lui, et brusquement l'embrassa sur la bouche. Rovère s'était levé à son tour; sa voix était solennelle, son geste magnifique; il dit : « Je bois à toi, Dionysos, soleil de feu, âme du monde, cascade d'or, dieu très bon, très puissant, très adorable, père de la divine volupté. C'est toi qui, tendant l'éternel désir au cœur de la création, fais surgir des fleurs toujours plus suaves, des fruits toujours plus savoureux, des formes toujours plus belles. De ta poitrine profonde comme le firmament, et constellée comme la nuit,

jaillit le flot intarissable et sacré de la vie, et la vie est la beauté, et la beauté est la fleur du monde ! »

Il s'arrêta... Un vent léger et frais circulant dans la salle annonçait l'approche du matin, et les flambeaux pâlissaient. Brusquement des serviteurs tirèrent les lourdes draperies, et la mer apparut...

A l'horizon, une lueur vermeille montait, grandissant de minute en minute, et déployant de gigantesques rayons en éventail. Des nuages s'étageaient dorés sur leurs bords; sur les flots sombres une longue traînée d'argent clair scintillait et le haut des palais se teintait de rose. L'agitation du port commençait; des hommes chargeaient des bateaux, empilaient des fruits, vidaient des paniers de poissons, allumaient des feux sur la grève. Un bruit confus venait de la cité, et, là-bas, la proue haute et cambrée, les voiles frissonnant, un grand vaisseau s'en allait tout doré dans le soleil levant.

Rovère silencieux contemplait ce spectacle; ses yeux étaient pleins de lumière, et comme ses lèvres remuaient sous de vagues paroles, on eût dit qu'il priait; lentement il tendit vers la mer sa coupe où le vin étincela : ses amis l'imitèrent, et d'une voix grave — comme on chante un hymne, — ils répétèrent : « Salut à Dionysos, salut à la Beauté ! »

Ce fut quelque temps après que Rovère perdit brusquement Viola Madori. Le coup qu'il ressentit de cette mort rapide fut terrible; sa sensualité comme déchirée toute vive pleura du sang, et même pendant un moment ses amis craignirent qu'il ne se portât à quelque violence sur lui-même; mais bientôt, après une courte période d'inerte stupeur, il sembla se réveiller, reprit les unes après les autres ses habitudes, étonné lui-même du goût qu'il se retrouvait à vivre. Son désespoir s'était du premier coup porté à l'extrême, avec l'intensité inconsciente d'une souffrance physique; la crise passée, il per-

cevait que rien de profond n'avait été atteint chez lui, et sa vitalité un moment perturbée repartait en poussée plus vigoureuse avec l'indifférence tenace des choses naturelles. Néanmoins pour éviter un contact trop sensible avec des milieux et des objets tout pleins encore de souvenir, il décida d'entreprendre un grand voyage.

Il partit, visita les plus beaux pays, et trouva pour son âme avide et souple, dans la magnificence changeante des spectacles, des motifs nouveaux de s'enthousiasmer. Par là aussi son esprit s'agrandit, se fortifia. Averti par la diversité des peuples, des mœurs, des arts, il élargit son horizon de pensée et s'achemina à concevoir des formes moins fixes de sentir.

Souvent la nuit, accoudé à la proue, pendant que le navire glissait doucement dans les ténèbres, il songeait. La mer autour de lui s'étendait infinie; sur sa tête les constellations brillaient, dessinant sur le firmament sombre

leurs géométries éternelles. Le silence était immense; il n'entendait rien que le bruissement continu de l'eau le long de la coque du vaisseau. Alors son âme s'exaltait; le mystère qui s'exhale du monde dans le calme des grandes heures nocturnes l'étreignait violemment.

« Grande mer, ciel profond, s'écriait-il, que vous êtes admirables! Mais cette âme qui s'émeut en moi à vous contempler n'est-elle pas plus admirable encore? N'est-ce point vers elle seule que toutes vos splendeurs convergent, puisqu'elle seule peut en témoigner? Oui, je le sens, précisément en des heures pareilles, elle aussi porte un monde en elle, un monde plus grand et plus magnifique que le vôtre, et qui contient des mers et des étoiles que vous ne connaîtrez jamais... » Ses paroles montaient ainsi dans l'ombre, toujours plus vibrantes de ferveur; mais le souffle de la nuit atlantique passait sur sa face comme une caresse; alors levant les bras, il laissait la

brise couler comme une eau tiède entre ses doigts écartés, et, ramené vers son cœur voluptueux, il appelait Viola Madori, et songeait à des chevelures dénouées...

Il voguait en plein Océan depuis un long mois, quand son navire fut assailli par une terrible tempête. Emporté par des tourbillons successifs, le navire courut vertigineusement deux jours et deux nuits; une aube chétive se levait sur les eaux encore bouillonnantes quand il vint s'éventrer sur un écueil en vue de hautes falaises. En quelques minutes il enfonça et Rovère, seul survivant, accroché désespérément à une épave, lutta pendant des heures pour arriver enfin jusqu'à la côte, porté par la marée.

La plage où il aborda était déserte et sauvage. Un cirque de roches tourmentées couvertes d'une sombre végétation la fermait.

Glacé et mourant, Rovère se traîna, gravit les pentes hérissées de chardons où ses pieds s'ensanglantaient et découvrit une route. Un peu de réconfort lui vint et il se remit en marche. A droite et à gauche se déroulaient des plaines arides; nulle habitation n'apparaissait; dans le ciel mélancolique des oiseaux blancs volaient en jetant par moments un petit cri aigu, et, de place en place, se dressaient de grands crucifix de pierre. Rovère sentait le froid gagner son cœur. Brusquement, à un tournant du chemin, il s'arrêta et demeura immobile. Devant lui s'étendaient d'immenses marais, bornés à l'horizon par des sapins tragiques; au fond, un antique manoir dressait ses tours puissantes et nues, et l'eau métallique d'un étang réfléchissait sa masse sinistre avec la netteté d'un extraordinaire et funèbre miroir. L'Esprit de la solitude flottait sur ces roseaux, sur ces forêts et sur ces pierres. Dans les herbes une barque abandonnée pourrissait... Le jour baissait; der-

rière les sapins tout le ciel devint rouge, et des réverbérations s'allumèrent çà et là aux rares ouvertures du château; puis des cloches tintèrent lentement, longuement, comme des larmes tombent, et Rovère, accablé de tristesse, crispa ses doigts sur sa poitrine et s'évanouit.

Alors, comme en rêve, au bout d'un temps indéfini, il vit, à la lueur des torches de résine, de vagues figures rangées autour de lui. Toute vêtue de noir, une jeune fille agenouillée lui soulevait doucement la tête. Lentement, sur son front, où la sueur avait collé les cheveux, sur ses yeux éteints, sur ses lèvres, elle passa un linge fin imprégné d'essence, et la charité de ses gestes était suave. Des hommes s'avancèrent, portant un brancard, où ils déposèrent Rovère, et se mirent en route vers le château.

Les ténèbres étaient épaisses; le vent gémissait au loin sur les marais; çà et là, au passage, des feuillages s'éclairaient de lueurs rougeâtres pendant que des oiseaux nocturnes

s'enfuyaient avec un brusque battement d'ailes lourdes. Rovère avait fermé les yeux, tout se noyait dans son esprit. A peine conscient, il ne percevait plus que la petite main de la jeune fille, légère et comme impondérable, posée sur la sienne; et ce simple contact faisait couler dans tous ses membres et jusqu'au centre de son âme une ineffable fraîcheur.

A un moment, pressant un peu les doigts frêles, il demanda :

— Qui es-tu?

— Je suis Angisèle, la fille du roi de Courlande, répondit-elle d'une voix pure comme l'argent. Et toi, quel coup du sort t'a jeté sur ces rivages?

— Je suis Rovère, fils du duc de Spolète. La tempête a brisé sur un écueil le vaisseau qui me portait. Seul de tous mes compagnons, j'ai échappé au naufrage, et je me suis traîné jusqu'ici où j'allais mourir, si tu n'étais point venue.

Les yeux de la jeune fille s'abaissèrent lentement sur lui. Leur éclat était doux comme les rayons de la lune sur les prairies au printemps.

L'écho de leurs paroles se répercutait jusqu'au fond de leurs cœurs silencieux.

Ils étaient arrivés. Le château dressait près d'eux ses massives murailles. Un cor sonna sur la haute tour et mourut lentement dans la nuit profonde... Et l'Esprit de la Solitude mêla leurs destinées.

Rovère, faible encore, assis près de la fenêtre ouverte dans une chambre haute du château, songeait, la tête renversée sur un oreiller. Angisèle, près de lui, brodait. L'air léger, qui venait du dehors, déposait, sur ses lèvres desséchées de fièvre, une humidité saline. Un grand silence régnait; des nuages couraient au ciel, ne laissant passer qu'une lumière atténuée et grise; au loin, on apercevait des voiles sur la mer, et, sans trêve dans les forêts voisines, on entendait sonner des cors.

Rovère regardait Angisèle. Elle n'était point belle et ne ressemblait en rien aux femmes qu'il avait aimées. Tout en elle était

neutre et effacé. Elle avait le front trop haut et bombé, les joues creuses, les pommettes arides, et son visage était sablé de taches de rousseur; mais elle était la Douceur, et il sortait d'elle un charme inexprimable d'étiolée.

Dans sa robe noire qui tombait à plis droits jusqu'à ses pieds, elle semblait comme incorporelle; le bruit de ses pas était si léger qu'il paraissait encore augmenter le silence, et ses mains communiquaient à tout ce qu'elle touchait de secrètes vertus.

Ils se taisaient, n'échangeant, par instants, que de rares paroles. Parfois, Angisèle levait lentement ses paupières, et ses yeux apparaissaient bleus et pâles, et comme tout pleins de la mer qu'ils contemplaient, et Rovère sentait ce regard descendre et mourir en lui à des profondeurs inconnues...

Tout à coup un étrange rire se fit entendre, et, soulevant brusquement la tapisserie, une enfant entra dans la chambre. Elle était vêtue d'une grande blouse de soie rose avec un col-

lier de perles au cou. Sur sa tête, elle avait posé une bizarre et massive couronne de roses, et elle portait dans ses bras un petit chien. La beauté de son visage était saisissante; des boucles tombaient au long de ses joues, mais ses yeux exagérés étaient pleins d'égarement, et son rire faisait tressaillir.

Comme Rovère regardait l'enfant avec étonnement.

— C'est ma plus jeune sœur, dit Angisèle, et elle ajouta à mi-voix : elle est folle.

Mais l'enfant vint se jeter à son cou, et lui fit mille caresses dans un flot d'incohérentes paroles, puis, soudain, elle s'assit sur le tapis et se mit à bercer son chien dans ses bras, doucement.

— Je croyais que tu habitais seule ce château, fit Rovère au bout d'un moment.

— Non, mon père vit encore, mais, accablé de chagrin et chargé d'infirmités, il ne sort point de la tour que tu vois d'ici à l'autre extrémité du château. Il s'y est retiré le jour

où ma seconde sœur est morte, et depuis n'en a jamais plus franchi le seuil.

— Tu avais donc une autre sœur?

— J'avais deux autre sœurs, et toutes les deux sont mortes, et ma mère, de chagrin, est morte à son tour. Ne t'étonne point, la mort, dans notre pays, règne en souveraine. A toute heure, elle pousse la porte des maisons et s'installe au foyer; c'est la visiteuse familière et les gens ici sont si accoutumés à la voir qu'ils ne retournent même point la tête quand elle entre. Nous savons que la vie s'appelle aussi la douleur, et que notre vie est comme un anneau vulgaire où doit s'enchâsser le diamant de l'épreuve. Aussi, dans notre cœur, tu ne trouverais que ces mots : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

Angisèle, debout, leva les yeux au ciel et sourit d'un sourire ardemment triste, toute son âme de vierge en oblation dans ses mains ouvertes.

Rovère la regardait : l'extraordinaire magné-

tisme de ce visage le soulevait irrésistiblement.

— Comment s'appelaient tes sœurs? demanda-t-il au bout d'un moment.

— La première avait nom Véronique; la deuxième, Crucifixa; et la troisième, cette enfant, qui joue là près de nous, s'appelle Fleur-de-la-Mer. Véronique mourut d'abord. Un dimanche de Fête-Dieu, comme elle s'était éloignée des serviteurs pour cueillir des fleurs qu'elle voulait jeter sur le passage de la procession, elle s'aventura trop près de l'étang, glissa dans les herbes et se noya; le lendemain, elle fut retrouvée par des pêcheurs, flottant dans sa robe blanche, très loin, près de la mer où l'avait entraînée le courant. Ma mère, depuis ce jour, fit murer toutes les fenêtres du château d'où l'on pouvait apercevoir l'étang; car la vue seule de l'eau la faisait trembler de tous ses membres, comme quand on est saisi par un grand froid.

— Et ta sœur Crucifixa, comment mourut-elle?

— Ma sœur Crucifixa venait d'atteindre sa quinzième année, quand elle contracta la fièvre des marais. Son agonie se prolongea pendant de longs mois. Mon père avait pour elle une secrète préférence. Je ne puis t'exprimer à quel point elle était belle, oui, tellement belle en vérité que, rien qu'à la regarder, on avait envie de pleurer. Tiens, ma petite sœur, Fleur-de-la-Mer, lui ressemble.

En disant ces mots, Angisèle attira l'enfant et, la serrant un instant contre sa poitrine, l'embrassa passionnément; puis, elle reprit :

— Quand mon père la vit s'étioler, il tomba dans les plus noires pensées. De toutes parts, on fit venir les médecins les plus fameux; mais, en vain, le mal suivait son cours... Un soir, comme elle se sentait moins faible que de coutume, elle voulut se faire porter au jardin. Elle était presque gaie, les joues un peu roses, les yeux très brillants, et elle s'assit sur les genoux de mon père, en lui passant ses bras

autour du cou; puis elle se mit à parler, avec une sorte de volubilité, de ses souvenirs d'enfance, de ses promenades à cheval dans les bois, des grandes fêtes données jadis au château, et, peu à peu, lasse de ces récits, elle s'endormit, et mon père lui souriait. Au bout d'un moment, cependant, il lui sembla que les bras, à son cou, pesaient bien lourd; il voulut les dénouer; ils étaient froids et déjà rigides. Crucifixa venait de mourir là sur sa poitrine, et je vois encore sa tête, avec ses longs cheveux, qui pendait en arrière comme celle d'un oiseau mort.

La voix d'Angisèle trembla sur ces derniers mots. Toujours droite, elle regardait la mer, et des larmes, qu'elle n'essuyait pas, descendaient lentement sur ses joues, l'une après l'autre.

Rovère avait baissé la tête.

Alors, doucement, dans le grand silence, Fleur-de-la-Mer se mit à chanter...

Cependant, un travail s'opérait dans l'âme de Rovère. Cette lumière monotone, ces sombres verdures, cette atmosphère silencieuse et morte, ces cloches dans la brume, ces servantes vêtues de noir qu'il voyait errer à travers les corridors, toute cette tristesse flottante s'imprégnait en lui, s'incorporait à la substance de ses pensées. L'émotion qu'il avait éprouvée aux récits d'Angisèle s'était propagée jusqu'aux confins de son être. Il lui semblait avoir franchi l'équateur de ses sensations; un ciel nouveau apparaissait; des mots inconnus flottaient dans l'air qui le laissaient frissonnant et pensif; et sur les eaux vierges de son âme se projetait l'ombre immense d'une croix.

Un jour, Angisèle lui montra les chambres de ses sœurs mortes. Rien n'y avait été changé. Les fenêtres seulement étaient closes et ne laissaient passer qu'un faible jour. Dans la chambre de Crucifixa, une robe de mousseline rose à fleurs d'argent était jetée en travers du lit, un métier penchait son canevas près de la fenêtre, l'aiguille piquée sur une fleur inachevée. Dans celle de Véronique, des poupées traînaient à terre près d'un livre d'images aux bas de pages écornées; puis Angisèle poussa une porte et s'agenouilla. C'était la chambre de sa mère. Ici, l'ombre était plus profonde. Rien n'attendrissait les murailles nues, où se dressait seul un grand crucifix d'argent. Deux colliers de perles, semblables à ceux que portait Fleur-de-la-Mer, étaient accrochés aux pieds du Christ. Et comme Rovère les regardait, étonné :

— Ce sont les colliers de mes sœurs, dit Angisèle. Ils furent placés là par ma mère, pour qu'aux pieds de Celui à qui elle offrait

son désespoir, son cœur de mère pût retrouver encore un peu de ses enfants.

Angisèle disait ces choses doucement, d'une voix pâle et lointaine comme son visage, et, fluide dans sa robe éternellement noire, elle semblait bien l'âme même de ces pierres où la mort seule était présente.

Une nuit, Rovère se réveilla en sursaut. Un chant bizarre s'élevait dans l'ombre près de lui. Il écouta, et reconnut la voix de Fleur-de-la-Mer. De certaines nuits, l'enfant chantait ainsi.

Cette voix était inouïe : elle semblait faite d'eau, de cristal et d'argent. Lente et monotone, elle montait, inexprimablement poignante, et elle faisait penser à des mortes très jeunes et très belles.

Rovère se leva, sortit de sa chambre pour mieux entendre, et fit quelques pas; à ce moment, une lampe brilla au fond du corridor, et il vit Angisèle s'avancer vers lui. Son visage était contracté par une émotion extraordi-

naire. Arrivée devant Rovère, elle s'arrêta et, sans prononcer un seul mot, lui prit la main.

Dehors, la nuit était froide; de larges étoiles brillaient dans le ciel très noir.

Tous deux, immobiles et suspendus, écoutaient la petite voix surnaturelle.

Tout à coup, Angisèle grelotta, un frisson secoua ses minces épaules, et tournant vers Rovère des yeux qu'agrandissait une subite terreur :

— Écoute, dit-elle, écoute, ne reconnais-tu pas cette voix?... C'est celle de ma sœur Crucifixa... Elle m'appelle, je l'entends... Rovère, moi aussi, je vais mourir... mourir...

Elle prononça ces paroles en frémissant, le sein haletant; puis, le mot mourir resta comme attaché à ses lèvres et y palpita malgré elle à demi étouffé, comme une bête qui se débat. En même temps une angoisse indicible se peignait sur ses traits. Elle enveloppa Rovère d'un regard étrange où son âme sem-

blait jaillir, comme une flamme d'un soupirail, puis, la démarche vacillante, elle rentra dans sa chambre.

Là, elle demeura, un moment, frissonnante, sentant au fond d'elle-même se déchaîner mille sentiments tumultueux. Elle voulut s'agenouiller devant son crucifix; appuya son front brûlant sur l'ivoire des pieds divins; mais la marée d'une atroce tristesse montait en elle et submergeait tout; alors, brisée, et n'en pouvant plus, elle se jeta sur son lit, et, la face écrasée dans les oreillers, sanglota jusqu'au jour sur le mystère inavouable de son cœur; car dans une même minute la mort venait en elle de rencontrer l'amour.

Rovère s'était mis à parcourir le pays. C'était une terre nue et désolée; sur la côte s'espaçaient quelques villages de pêcheurs. Des champs rares où, par places, le roc affleurait, portaient des moissons chétives et clairsemées. A l'intérieur s'étendaient de vastes marais féconds en épidémies. Sous un ciel toujours chargé de nuages un peuple aride et triste végétait là, disputant sa vie à la mer impitoyable et à la terre pierreuse, et Rovère éprouva d'abord une grande tristesse; puis peu à peu il s'aperçut qu'une intime harmonie reliait entre eux ces aspects divers, et que leur puissance d'émouvoir était extraordinaire. Ces landes immenses, cette mer sau-

vage, ce ciel pensif et tourmenté, ces routes solitaires, ce peuple maigre et taciturne ne formaient qu'une seule âme forte et mélancolique; et Rovère se prit à aimer cette âme.

C'était ici une vie âpre, nue et grande. Comme les plantes tenaces qui s'accrochaient au granit, les sentiments de ces hommes plongeaient profondément en eux; de plus, l'éternelle soif du soleil, qui mène toute créature dans le monde, avait, chez eux, dans le dénûment d'une nature déshéritée, pris une énergie tout intérieure et concentrée, pour rejaillir sous les formes passionnées du rêve religieux, et c'était un soleil plus beau encore que l'autre qu'ils voyaient se lever au fond de leurs cœurs sur les eaux éblouissantes de la Sainte-Eucharistie. La Foi avait grandi sur leur sol ingrat comme un chêne géant, qui couvrait des siècles de son ombre et baignait son âme toujours verdoyante dans les brises du paradis. En outre, le voisinage constant du malheur avait surtendu leur sen-

sibilité; leur vie assise à côté de la mort en avait pris la grandeur et le mystère, et le sel sacré des larmes gardait leur chair de la pourriture des sens. Leurs âmes étaient hautes et sombres comme des églises. Ils priaient comme on respire, et comme la lande, comme la mer et comme le ciel, leurs cœurs étaient simples et infinis.

Rovère respirait de toutes parts cette spiritualité qui flottait dans l'air avec l'embrun du large, et peu à peu l'essence même de la nature s'en trouvait modifiée. Son âme, jusque-là facile et comme répandue sur ses rives, se résorbait, se condensait comme pour emplir au fond de lui-même de mystérieux et profonds réservoirs. A cette ivresse du monde extérieur dans laquelle il avait vécu jusque-là succédait maintenant un souci plus âpre et plus poignant. Au lieu de jouir passivement de la vie, l'âme allongée dans sa paresse dorée, il éprouvait maintenant le besoin de la traiter en maître, et de

la contrarier pour en triompher. En traversant ces hameaux déserts, ces campagnes dolentes, ces villes à demi mortes, il trouvait à présent une beauté à ces misères et un sens à ces pauvretés. Une énergie singulière croissait en lui; déjà il entrevoyait l'exercice de sa volonté, la dépense de sa force morale comme la source de joies plus vastes et plus rayonnantes : et comme l'athlète qui, dans l'air vide, étire ses muscles en vue du combat prochain, il nourrissait en lui l'obscur désir de s'essayer contre la destinée. Angisèle était d'ailleurs l'agent le plus puissant de cette évolution. Tout ce qui flottait épais sur cette terre de souffrance se résumait en elle et sortait comme un conseil intime de ses gestes graves et de ses yeux pâles et profonds. Rovère la sentait au centre de sa vie, et quand, à certaines heures, il prononçait son nom, il lui semblait ouvrir tout à coup au fond de lui-même la porte d'un sanctuaire où, dès le premier pas, il marchait enveloppé

d'une atmosphère surhumaine de pureté.

Souvent il visitait avec elle les pauvres et les malades. Tout enfant Angisèle avait commencé à répandre autour d'elle ses charités. Son âme semblait douée à cet égard d'une orientation mystérieuse. De secrets pressentiments l'avertissaient des lieux où l'on souffrait, elle s'y rendait aussitôt et son apparition soudaine dans les misérables cabanes y apportait la merveille d'un miracle. Cependant le mal singulier qui, depuis quelque temps, la minait, faisait chaque jour des progrès. Elle sentait une grande faiblesse dans tous ses membres et souvent, dans ses promenades avec Rovère, elle était obligée de s'appuyer à son bras pour ne point tomber. Dans ces moments, un léger flot de sang envahissait ses joues; une flamme étrange passait dans ses yeux, rapide et vive comme un fil de laine qui s'enflamme, puis sa pâleur par degrés devenait effrayante; et Rovère, à la considérer ainsi fragile et défaite dans

ses bras, sentait des sources vives jaillir dans son cœur. Une nuit, ils veillèrent ensemble un mort. C'était un pauvre pêcheur qu'Angisèle secourait depuis de longs mois et qui venait de succomber à la maladie. Dans la pauvre chambre, la flamme des chandeliers projetait sur la muraille l'ombre agrandie du profil rigide. Au pied d'un crucifix, un rameau de buis trempait dans un verre.

Au dehors la nuit était douce et profonde; dans le cadre de la fenêtre ouverte des étoiles brillaient; une grande paix flottait sur la plaine et, dans les ténèbres, on entendait venir la mer.

Rovère n'avait pas encore contemplé la mort. De l'humble visage solennisé par l'éternel repos une révélation sortait. Immobile, les yeux fixes, Rovère s'abîmait dans ses pensées et peu à peu il lui semblait descendre dans les cryptes mêmes de sa conscience. Là, à ces profondeurs où n'arrivait plus aucun bruit de la terre, il songeait, les sens soudain

investis d'une acuité extraordinaire; et dans une sorte de dédoublement halluciné, il lui semblait que c'était lui-même qu'il regardait étendu sur le lit mortuaire. Toute sa vie passée lui apparaissait ramenée sous ses yeux dans un tragique panorama, et des souffles mystérieux venus comme de lointains corridors passaient sur la face de son âme.

Tout à coup un léger bruit se fit entendre et il se retourna. Angisèle venait de s'évanouir. Il se précipita vers elle et s'agenouilla pour la soutenir. Elle ouvrit lentement les yeux, mais en apercevant la silhouette funèbre qui se détachait sur la muraille, elle fut prise d'un grand frisson et détourna la tête avec horreur; puis, brusquement et comme cédant à quelque étrange et irrésistible sommation, elle étreignit Rovère et plongeant ses yeux dans ses yeux demeura immobile; une pensée passa sur ses traits comme une flamme; son regard étincela, ses

cheveux en désordre se répandirent sur ses épaules, et, ensevelie dans leur ombre, elle chercha la bouche de Rovère pour y écraser la sienne, infiniment...

Angisèle fut ramenée mourante au château.

Une grande crise suivit pendant laquelle nuit et jour elle délira, et on la crut perdue. Rovère veillait près d'elle, et dans la chambre imprégnée d'éther où les servantes parlaient à voix basse et marchaient à pas étouffés, devant cette forme misérable et dévorée de fièvre allongée sous les couvertures, il sentait toute son âme se dissoudre en amour.

Jamais nul être à nul moment n'avait ainsi creusé en lui des abîmes de tendresse et, songeant à son cœur d'autrefois uniquement sensible à la gloire des sens, il admirait sans la comprendre cette extraordinaire et divine poésie de la Pitié.

Angisèle fut sauvée et revint à la vie, mais en demeurant si faible qu'il semblait que le mal ne lui eût accordé qu'un simple répit. Or, à mesure que la vie revenait dans son corps dévasté, un surprenant changement moral s'accusait en elle. Tous les instincts, murés jusque-là dans le plus sombre *in-pace* de son âme religieuse, se faisaient jour à la fois et jaillissaient, heureux et libres, à travers son être. C'était comme un retour miraculeux au paradis enfantin; ses gestes, ses propos, ses pensées avaient l'expansion naïve de l'innocence; et dans le jardin tiède de sa convalescence son âme souriait, candide, originale et nue !

Quand elle regardait Rovère, ses yeux se remplissaient d'un calme ravissement, et elle se donnait tout entière à l'amour, comme une fleur à la lumière.

Comme on était au commencement de la belle saison, le ciel clément accordait çà et là un azur sans nuages.

Ces jours-là Angisèle faisait porter son fauteuil au soleil. Ses mains diaphanes aux veinules bleues allongées sur les couvertures, elle buvait avec délice l'air chaud aromatisé par les bois; les rayons qui l'inondaient lui semblaient traverser sa chair; parfois d'un geste puéril, elle promenait ses mains dans la lumière, ouvrant et refermant les doigts comme pour retenir la poussière féerique; et, engourdie de bien-être physique, elle fermait les yeux, voyant tout en or à travers la cloison transparente de ses paupières baissées.

Mais, dès que le soleil déclinant atteignait la cime des bois derrière lesquels il allait disparaître, et que le jour pâlissait, elle devenait triste; une mélancolie progressive envahissait ses traits. Souvent alors il lui arrivait de dire à Rovère assis près d'elle :

— Parle-moi des beaux pays où je n'irai jamais. Si tu savais, à travers tes paroles, je vois des choses si belles que je ne songe plus à rien.

Et Rovère disait les villes éclatantes, l'animation des quais, les nobles architectures, les rues fraîches comme des caves, les dalles brûlantes des grandes places désertes, la magnificence des églises, les cortèges, les fêtes, les femmes parées à la promenade, les jardins décorés de blanches statues, les palais de marbre au bord des mers de soie bleue, et surtout l'idéale douceur des nuits transparentes sous un firmament de pierreries.

Angisèle l'écoutait passionnément, murmurant après lui les noms des cités heureuses, comme si elle caressait son âme à leurs sonorités.

Un soir, comme Rovère achevait son récit, il vit son visage se couvrir de larmes qui coulaient silencieusement.

— Qu'as-tu, lui demanda-t-il doucement, et par quels mots inconsidérés ai-je pu t'attrister ainsi, sans le vouloir?

Angisèle d'abord ne répondit pas; puis comme si son cœur cédait à l'irrésistible

poussée de sentiments longtemps contenus :

— Ah ! Rovère, s'écria-t-elle, pourquoi ai-je vécu dans ce sombre pays, alors qu'ailleurs tout est joie et clarté ! Ici, je n'ai appris que la mort.

— Ne dis point de mal de ton pays, répondit Rovère; c'est à lui, c'est à sa tristesse que ton âme doit son incomparable beauté.

— Il n'y a de beauté que dans la vie et dans la lumière, et mon âme à moi a vécu dans un sépulcre.

— N'est-ce point ainsi justement que, repliée toute sur elle-même, elle a connu cette exaltation intérieure, ces ivresses de sacrifice, ces ferveurs, ces extases, ces anéantissements qui dépassent mille fois toutes les voluptés de la terre?

Angisèle secoua la tête et répondit lentement :

— Je le croyais avant de t'avoir connu, mais je me trompais : rien ne dépasse l'amour.

Ils restèrent un moment silencieux.

— Écoute, Angisèle, reprit Rovère, j'ai épuisé, moi, ce que le monde contient de beauté, et j'ai vu que là n'est point le vrai aliment de notre cœur. Il y a dans les choses extérieures une limite [qui comble] qu'atteignent vite nos sens, une sécheresse qui brûle vite notre âme. Les simples plis de ta robe noire m'ont fait sentir et comprendre plus de choses que les plus beaux spectacles de l'univers. As-tu jamais songé d'ailleurs que cette beauté dont tu parles n'est partout et ne peut être que le résultat et le prix d'une douleur? Oui, tout tend vers la Beauté, tout lutte, tout s'efforce, tout s'épuise pour la réaliser; mais comme elle est infinie, ceux-là seuls s'en approchent le plus qui doivent le plus à la Douleur. C'est dans la douleur que tout se crée dans le monde. Crois-moi, l'amour le plus profond n'est pas celui qui jouit, mais celui qui souffre.

— Oh ! Rovère, s'écria Angisèle d'une voix sombre et révoltée, ma mère est morte... ma

sœur Véronique est morte... ma sœur Crucifixa est morte... Les larmes aussi brûlent à la fin !... Ne ne parle plus, plus jamais, jamais, entends-tu, de la souffrance !

Elle se tut, frémissante.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, la nuit était venue. Fleur-de-la-Mer s'était endormie, la tête posée sur les genoux de sa sœur. Comme une fraîcheur montait, Angisèle se pencha doucement pour nouer au cou de l'enfant une écharpe de laine. Tout se confondait dans la chambre autour d'eux; seuls leurs visages et leurs mains apparaissaient encore vaguement lumineux; alors, dans l'intimité des ténèbres, Angisèle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Rovère.

Au loin les cors mélancoliques sonnaient toujours dans les bois.

Et ils ne dirent plus rien...

Le temps un moment lumineux et doux s'assombrit; tout l'horizon se chargea de lourds nuages et la pluie se mit à tomber, lente, monotone, implacable, tissant entre le ciel et la terre un rideau d'indicible tristesse. Alors toute l'allégresse d'Angisèle tomba et, de nouveau, elle s'abandonna aux plus sombres pensées.

Des jours entiers elle demeurait immobile et morne à regarder l'eau couler sur les vitres, et dans ses yeux creusés de fièvre une haine s'amassait.

Un jour qu'elle paraissait plus triste encore que de coutume, Rovère voulut lui parler.

— Oh ! ne cherche point à me consoler, lui

répondit-elle presque durement, tu n'y parviendrais point. Ce ciel affreux me tue, et je n'en puis plus. Je veux partir, je veux que tu m'emmènes dans ces pays — là-bas — dont le rêve me hante, dont le désir me ronge :

Et comme Rovère apitoyé se penchait sur elle :

— Oh ! oui ! continua-t-elle en l'enlaçant de ses maigres bras, nerveusement, emmène-moi avec toi... là-bas... Ici, tu ne le vois donc pas... que je vais mourir !...

Et ils partirent.

D'abord couchée et sans force, elle ne quitta point la chambre qui lui avait été préparée sur le vaisseau; puis au bout de quelques jours son état s'améliora, et elle voulut qu'on la transportât sur le pont.

A mesure que l'on descendait vers le sud, elle éprouvait dans tout son être une instinctive et douce ivresse. Tout le jour, assise à l'avant, dans des couvertures, elle buvait à longs traits l'air attiédi des mers bleues; ses yeux nageaient dans la belle lumière, et elle entrait avec extase dans la divine révélation de l'azur!

Parfois il lui arrivait de dire à Rovère :

— La volupté que je ressens à vivre est telle,

vois-tu, que ce qui reste en moi de mon âme d'autrefois se demande si vivre ainsi n'est pas un péché !

Au bout du quinzième jour, on signala l'Italie. En entendant prononcer ce nom qui contenait tout son rêve, Angisèle tressaillit, et, penchée à l'avant du vaisseau, elle fixa éperdument l'horizon.

Lentement les côtes apparurent, à peine visibles encore et comme flottantes dans une brume; puis les lignes se précisèrent et Angisèle aperçut successivement des taches sombres de verdure, des groupes de maisons éparses çà et là, et enfin, dans un lointain violet, au bord d'un golfe doucement arrondi qu'emplissait un peuple de navires et de barques, la ville magnifique et blanche, répandue sur les pentes comme un collier de perles à demi sorti d'un coffret.

Alors elle se serra contre Rovère, et se mit à trembler légèrement dans ses bras, pendant qu'une grande pâleur couvrait ses joues.

Au seuil de son rêve, elle éprouvait le vertige mélancolique du bonheur.

Rovère la conduisit dans son palais. Là, parmi des galeries éclatantes, les salles de marbre, les vestibules ornés de colonnes polies comme des miroirs, les plafonds décorés de nobles peintures, les terrasses aux superbes perspectives, les jardins profonds et délicieux, tout pleins d'eaux jaillissantes, elle promena des journées d'inexprimable ravissement.

La force des sensations qu'elle éprouvait précipitait en elle les flots du sang. Elle vivait dans un paroxysme de joie et il lui semblait que toutes les fibres de son être résonnaient mélodieusement. Baignée de soleil et d'amour, elle s'épanouissait merveilleuse et charmante, et ses traits neutres jusque-là s'exaltaient jusqu'à la rendre belle, comme si la Beauté, dans l'ordre mystérieux de l'univers, n'était que la fixation matérielle du bonheur. Parfois elle s'arrêtait en chemin pour dire à Rovère qui lui parlait :

— Tais-toi... laisse-moi m'écouter vivre !... et dans la façon dont elle appuyait son pied sur le sol il y avait une volupté.

Un soir, comme ils étaient assis sur la terrasse qui descendait vers la mer :

— Rovère, dit Angisèle après un long silence, pourrais-tu m'expliquer, toi qui lis si bien mon cœur, pourquoi ces idées funèbres qui me rendaient autrefois si malheureuse, me laissent ainsi calme à présent?... oui, calme, ajouta-t-elle, étrangement calme comme tu le peux juger, et prenant la main de Rovère elle l'appuya légèrement sur la place où battait presque insensiblement son cœur

— Pourtant, reprit-elle au bout d'un instant et sa voix monta avec une grande douceur dans la nuit solennelle et pure, pourtant... jamais je ne me sentis plus près de la mort que ce soir...

Rovère se dressa en frissonnant et la regarda.

Elle souriait, pâle, aux étoiles; mais ses yeux agrandis de fièvre brûlaient.

L'ombre immense était bleue autour d'eux. Des astres brillaient comme des diamants. Des jardins de la côte venaient des senteurs violentes d'orangers, de jasmins, et d'acacias. La mer était noire et silencieuse; au loin le falot d'une barque de pêcheurs propageait de vague en vague son reflet rouge...

— Écoute, ami, dit Angisèle, en forçant doucement Rovère à se rasseoir près d'elle, ne t'ai-je point confié autrefois ce que je souhaitais le plus au monde; ici, j'ai réalisé mon rêve, ne me plains donc pas; j'ai connu le bonheur, et quelque chose de supérieur et d'irrésistible proclame en moi que c'est là le but de toute vie; mais cette même voix m'affirme aussi que c'en est le terme. Toute chose l'ayant atteint s'en détache doucement, sa destinée accomplie, et c'est ainsi que je ferai à mon tour, car mon âme a compris la loi, plus claire ici que dans notre triste pays de deuil et de misère, où la pensée de la mort est si cruelle, parce qu'on attend toujours la vie...

Oui, ce soir, dans la caresse de ces ténèbres infinies, je m'en irai sans lutte, sans révolte, comme le fruit tombe, comme le parfum s'enfuit, comme l'eau s'écoule. Va, la terre ici est si douce que je m'endormirai sans crainte sur elle, comme naguère Fleur-de-la-Mer s'endormait sur mes genoux...

Rovère l'avait enlacée; leurs lèvres se joignirent, leurs yeux se fermèrent, et ils restèrent silencieux devant la mer étoilée.

A l'aurore, dans la haute chambre du palais on les trouva, couchés côte à côte, sur un lit de parade.

Et ils étaient nus, et dans leurs mains il y avait des roses.

# POLYPHÈME

*PERSONNAGES :*

POLYPHÈME.
ACIS.
GALATÉE.
LYCAS.

# ACTE PREMIER

Quatre heures de l'après-midi. Ciel ardemment bleu.

Ligne de montagnes finissant en promontoire.

La mer.

A droite un bosquet. Galatée est endormie sur un lit de feuillage à l'ombre.

A gauche, l'entrée d'une grotte. Banc de verdure au pied d'un grand olivier.

Quand la toile se lève, Polyphème est étendu sur un rocher et regarde la mer. Il demeure immobile pendant toute la durée du chœur.

CHŒUR DES NYMPHES, dans la coulisse.

Nymphes des bois et des rivières,
Nymphes des sources, des clairières,
L'archer cuirassé d'or a redoublé d'ardeur :
Venez... Les grands bois noirs ouvrent leur profondeur.

Gagnons nos plus secrets asiles...
La mer miroite autour des îles;
Les lézards brûlent, immobiles.

Le ciel palpite ardent et bleu;
Nos bouches respirent du feu.

La terre à la chaleur se pâme;
Nos bras étreignent de la flamme.

Cherchons, dans l'antre obscur, pour nos lèvres blessées,
L'eau qui pleure en larmes glacées.

Les ruisseaux sont taris dans leur lit de cailloux,
Les fleurs penchent à demi mortes...
Adorons le soleil qui rend les fruits plus doux
Et qui fait les moissons plus fortes.

Levant leurs sabots d'or, ses quatre chevaux blancs
Ont des flammes à la crinière.
Chantons, chantons, mes sœurs, les jours étincelants
Et les grands soleils ruisselants
Dans l'abîme de la lumière !

## POLYPHÈME

Belle mer écumeuse et bleue où je suis né,
Mer, chaque aurore, neuve à mon œil étonné,
Golfe aux eaux de cristal... Montagne aux belles lignes,
Bords d'étangs caressés au plumage des cygnes,
Sources froides... ruisseaux... feuillage bruissant...
Comme je t'adorais, Cybèle au cœur puissant !
Grands chênes pleins d'oiseaux, troncs à l'écorce rude,
Comme j'étais royal dans votre solitude !
Et comme, à vous pareil, au renouveau des ans,
Je sentais mon cœur vierge éclater de printemps !
J'étais alors le fils bien-aimé de la terre.
La terre était à moi, la terre était ma mère;
Et quand je m'étendais sur elle quelquefois,
Baigné du vent du large et de l'odeur des bois,
Il me semblait sentir une vague caresse
Du fond du sol sacré répondre à ma tendresse.

J'étais ardent et fort et libre en mes ébats.
L'eau des branches tombait au matin sur mes bras.
Debout, en plein soleil, je buvais la lumière.
A l'aurore, en piaffant, j'entrais dans la rivière,
Et j'avais, bondissant de la plaine au vallon,

Des besoins de hennir comme un jeune étalon !

*Il fait quelques pas, puis se laisse retomber découragé.*

A présent, lourdement, je traîne ma journée.
Vers un seul but mon âme à toute heure est tournée.
Je marche sans savoir, et, de longs jours ardents,
Je demeure immobile et des sanglots aux dents,
A regarder mourir le flot sur le rivage.
L'ennui mange mon cœur, mon cœur tendre et sauvage.
Elle est là... toujours là... Je ne puis l'arracher !...
Elle est là... Je la vois rire, parler, marcher.
Je vois ses bras, son front, sa lourde chevelure,
Son petit cou d'oiseau, ses fleurs à sa ceinture,
Sa robe claire... Oh ! fou !.. Mais c'est surtout, grands dieux,
Cette agonie au cœur quand je pense à ses yeux !

Depuis qu'elle est entrée en riant dans ma vie,
Je souffre !... Toute paix d'autrefois m'est ravie...
D'abord, ce fut charmant; les jours passaient légers :
On eût dit une abeille à travers mes vergers...
Puis l'aimant, je voulus être beau pour lui plaire,
Quant, tout à coup, saisi de trouble et de colère,
Je vis que j'étais laid !...

Hélas ! ce fut un soir
Que, penché sur l'étang comme sur un miroir,
Pour la première fois je connus mon visage.
Honteux, je brouillai l'eau... L'eau refit mon image.
La nuit vint... Tout fut noir... Je regardais encor...
Et depuis j'ai vécu triste jusqu'à la mort !
Alors j'ai deviné le mensonge, la fraude,
Cet Acis, ce berger efféminé qui rôde,
Il l'a prise... à ses airs de grâce et de fadeur,
Quand moi, j'ai simplement l'infini de mon cœur !

Entre Lycas, cherchant à terre, à gauche et à droite.

Ah ! c'est toi, mon petit... Que cherches-tu?

LYCAS

Ma flèche.

POLYPHÈME, la découvrant près de lui et la ramassant.

Tiens, la voilà.

LYCAS, la prenant et embrassant Polyphème.

Bonjour.

POLYPHÈME

Oh ! cette bouche fraîche !...

Regarde-moi... C'est bien les beaux yeux de sa sœur,
Les yeux de Galatée avec plus de candeur;
Car de leur charme même ils n'ont pas connaissance
Et c'est ce qui leur fait leur divine innocence.

LYCAS

Tu ne viens pas jouer?

POLYPHÈME

Pas aujourd'hui.

LYCAS

Pourquoi?
A présent, tu ne ris plus jamais avec moi.

POLYPHÈME

Tu sais bien cependant que je t'aime.

LYCAS

Oui, sans doute.
Mais j'ai comme un reproche à te faire.

POLYPHÈME

J'écoute.

LYCAS

Autrefois nous allions ensemble dans les bois;
Tu me faisais porter tes flèches, ton carquois.

Souvent quand j'étais las, après nos courses folles,
Je montais à cheval sur tes larges épaules...
Nous passions à travers les villages, la nuit...
Le long des jardins noirs, tu me cueillais un fruit.
Nous faisions des échos dans les endroits sonores;
Sur le bord de la mer il passait des Centaures
Qui couraient au galop, plus vite que le vent,
Sous la lune... Tu t'en souviens?

POLYPHÈME, avec tristesse.

Oui, mon enfant.

LYCAS

Un vieux surtout, si grand, avec sa barbe blanche,
Et sa massue énorme appuyée à sa hanche.
Il causait avec toi longtemps, marchant au pas...
Moi, j'étais ennuyé, je ne comprenais pas.
Tu me contais souvent qu'il savait les mystères
De la terre et du ciel.

POLYPHÈME

O beaux soirs solitaires!
C'est vrai, je me souviens, il me disait, un jour :
« Prends garde, il est des cœurs trop tendres pour l'amour.
« Toute âme devient folle à l'odeur de la femme.

«Prends bien garde.» Et ses yeux perçants m'entraient dans l'â
Je ne l'écoutai pas. Les dieux m'en ont puni.

LYCAS, cherchant à l'entraîner.

Tu ne veux pas venir?

POLYPHÈME

Non.

LYCAS

Alors, c'est fini?

POLYPHÈME, le retenant et l'embrassant.

Je n'ai que toi pourtant!...

LYCAS

Dis-moi pour quelle cause
Ton front est-il toujours à présent si morose...
Tu sais que Galatée est inquiète aussi?

POLYPHÈME, avec amertume.

Galatée!...

LYCAS

Oui, vraiment; elle en prend du souci.
Réponds... Ne m'aimes-tu pas plus que Galatée?

POLYPHÈME

Pourquoi?

LYCAS

Pour qu'elle en soit jalouse et dépitée.

POLYPHÈME

Fou !

Lycas sort en riant.

Son instinct d'enfant me devine.

Il s'approche à pas lents de l'endroit où Galatée repose, soulève le rideau de feuillage et la contemple.

Elle dort...
Qu'elle est jolie avec ses longs cheveux en or !
Toute cette amertume en moi, sombre et cruelle,
Quand je la vois ainsi, s'efface...

Il la contemple longuement.

Elle est si belle,
Se soutenant la tête avec son bras plié !...
Je souffrais tant... Voilà que j'ai tout oublié.
Sur son front, par instants, une légère brise
Fait voler ses cheveux... D'une bouche indécise
Et molle, elle sourit... Oh ! ce petit front pur,
Ce petit front terrible et muet comme un mur !
Connaître un seul instant les secrets qu'il recèle,

L'ouvrir... ou le briser !... Voir... savoir... Rêve-t-elle?.
Oui, malgré moi, toujours, quand ainsi je la tiens
Sous mes yeux tout entière et que je me souviens
De tant d'âcres douleurs que chaque jour m'apporte,
Je demanderais presque aux dieux qu'elle fût morte !

GALATÉE, s'éveillant lentement et apercevant Polyphème.

Ah ! c'est toi !... Comment donc ai-je pu si longtemps
Dormir?... L'ombre déjà s'allonge dans les champs.

Elle se lève.

Ah ! dieux ! Jamais l'été n'eut de chaleurs pareilles !

POLYPHÈME, lui tendant à boire.

As-tu soif?

GALATÉE, buvant à petits traits.

C'est exquis.

POLYPHÈME

J'ai pressé des groseilles.

GALATÉE

Que faisais-tu là?

POLYPHÈME

Rien... Un moment, j'ai rêvé,

Au rythme de ton sein doucement soulevé.
Il te déplaît qu'ainsi près de toi je demeure?

GALATÉE, indifférente.

Mais non...

POLYPHÈME

Viens m'embrasser alors.

GALATÉE, distraite, arrangeant ses cheveux, refaisant les plis de sa robe.

Oui, tout à l'heure.

POLYPHÈME

Tu sais, ce grand lys bleu dont tu m'avais parlé,
Qu'on ne trouve qu'en haut des montagnes?... Je l'ai.
Il faut pour le cueillir s'aventurer aux glaces,
Traverser des ravins, des torrents, des crevasses,
Des trous si noirs qu'on n'en voit pas la profondeur...
Le voici.

Il lui tend la fleur.

GALATÉE, presque sans regarder.

Bien... Merci... Tiens ! Il n'a pas d'odeur.

POLYPHÈME, se rapprochant d'elle.

Écoute... Je voudrais...

A part.

Cette angoisse est affreuse...

Haut.

Te demander...

GALATÉE

Quoi donc?

POLYPHÈME

Te sens-tu bien heureuse
Ici?

GALATÉE

Pourquoi?... Mais... oui...

POLYPHÈME

Je me dis, par moments,
Qu'à mes côtés ta vie est pauvre d'agréments,
Que je tiens malgré tout ta grâce prisonnière,
Et que les fleurs enfin s'ouvrent à la lumière.
Il fait trop sombre ici pour tes jeunes ébats;
Je suis triste toujours.

GALATÉE, inconsciemment.

Bah ! Je ne le vois pas...

POLYPHÈME

C'est vrai, comme un oiseau, tu sautilles, tu chantes.
Il faut me pardonner... J'ai des façons méchantes
Par moments.

GALATÉE

Méchant... toi? Sais-tu ce que tu dis?
Chaque fois que je te regarde, tu souris...
Tiens, comme en ce moment.

POLYPHÈME, ironique.

Et comme tout à l'heure !

L'attirant à lui d'une voix suppliante.

Viens là.

GALATÉE, s'asseyant sur ses genoux et le regardant enfin, avec stupeur.

C'est vrai, pourtant... il ne rit pas... il pleure !

POLYPHÈME, la serrant contre lui.

Ne t'inquiète pas... Par pitié, reste ainsi !...
Que je te sente sur mon cœur... Tout est fini.

GALATÉE

Ton âme est, je le sais, douce pour Galatée.
Tu la traites toujours comme une enfant gâtée :

Alors elle en abuse et manque de raison.
Mais sa tète est si folle et ton cœur est si bon !

POLYPHÈME

Tes bras nus à mon cou font un collier de neige...
Tu veux bien que j'y pose un baiser?...

GALATÉE, avec mutinerie.

Mais... qu'aurai-je
En retour du baiser?

POLYPHÈME

Tout ce que tu voudras.

GALATÉE

Bien, je m'en vais chercher... te mettre en l'embarras...

Elle hésite un moment.

Si... je te... demandais...

POLYPHÈME, la caressant.

Un grand baiser !...

GALATÉE, coquette.

Je n'ose !
Si... je te demandais...

POLYPHÈME

Quoi donc?

GALATÉE

Oh ! peu de chose...
Un grand arc !... un bel arc avec des clous d'argent !

POLYPHÈME, surpris.

Et pour qui?

GALATÉE, un peu confuse.

Pour... Acis.

POLYPHÈME, froidement.

Acis !... Jamais.

GALATÉE

Méchant !
Que lui reproches-tu?

POLYPHÈME

Je refuse.

GALATÉE

Il t'estime :
Il dit toujours du bien de toi. C'est donc un crime?

POLYPHÈME, brusquement.

Il vient ici souvent, n'est-ce pas?

GALATÉE, avec assurance.

Lui, jamais !
Nous ne nous rencontrons que sur les routes... Mais
Pourquoi froncer ainsi tes sourcils?

POLYPHÈME

Rien... Je pense.

GALATÉE, câline.

Tiens... Je te veux donner déjà ta récompense.

Elle l'embrasse dans le cou, longuement.

POLYPHÈME, comme sortant d'un rêve.

Oh ! ce baiser !... C'est comme un éclair d'or au cœur !

Étreignant brusquement Galatée.

Galatée !... Ah ! je t'aime !

GALATÉE, l'écartant vivement.

Oh non ! tu me fais peur !

POLYPHÈME, la retenant.

Ah ! reste dans mes bras... qu'un peu je te respire !
Oh ! baiser tes cheveux... Oh ! boire ton sourire !...

GALATÉE, impatiente.

Laisse !

POLYPHÈME

Je t'aime tant !... Si tu savais... la nuit...

GALATÉE, irritée.

Laisse !

POLYPHÈME

Ah ! ton beau corps souple et fondant comme un fruit,
Et ce parfum de toi qui me donne un vertige
Et m'enivre et m'affole !...

GALATÉE, le repoussant et se débattant avec dégoût.

Oh ! laisse-moi, te dis-je !

Ils se regardent un instant face à face.

POLYPHÈME, la maintenant par les poignets.

Non... Non... Tu resteras à la fin !... Je le veux.
Je te tiens ; je suis fort... Sauve-toi si tu peux !...
Alors tu ne sais pas qu'il n'est point de minute
Où dans mon désespoir contre moi je ne lutte,

Pris du désir terrible et fou de t'emporter,
Pantelante en mes bras, pour te violenter !
Tu ne sais pas que j'ai deux sillons à ma face
A force de pleurer !... Tiens, regarde la place
Où mes ongles ardents s'enfoncent nuit et jour,
Tant j'ai le cœur, vois-tu, dévoré par l'amour !...
Tu ne sais pas que j'ai le feu dans les entrailles;
Que, le jour, je me roule en sang dans les broussailles,
Et qu'en haut sur les monts souvent le fauve a fui
En m'entendant hurler aux étoiles, la nuit !...

Reprenant une voix de douceur.

Pourtant je ne suis pas tant que tu crois farouche :
Tiens, regarde, ma bouche est tout près de ta bouche...
Songe que, pour ta robe effleurée en passant,
Il me coule un ruisseau de parfums dans le sang;
Songe que je conserve en des cachettes sûres
Le fruit vert où tes dents ont laissé leurs morsures;
Songe qu'à deux genoux je me traîne aux sentiers
Pour adorer la terre où tu posas tes pieds !

Cela ne te fait rien?... Oh ! ces yeux que j'implore !
Quand tu les ouvres, c'est comme un ciel à l'aurore..

Et rien, je n'aurai rien jamais de leur douceur...
Non, jamais ! Car je vois jusqu'au fond de ton cœur.

Il eût fallu pourtant si peu pour ma tendresse !
Un sourire... un bon geste... une simple caresse,
Même avec du mépris comme on caresse un chien.
Mais pas même cela pour moi... Rien, jamais rien
Que ce regard affreux glacé comme une eau morte...

GALATÉE, froidement.

Veux-tu laisser mes bras !...

POLYPHÈME, la lâchant.

Va, c'est toi la plus forte !...
Quelle folie !... Un dieu m'avait pris la raison !
Un instant... j'avais cru... mais j'ai compris... Pardon !...

Silence.
Galatée fait quelques pas, avec une affectation de tranquillité.

GALATÉE

Lycas n'était-il pas ici tantôt?

POLYPHÈME

Sans doute !...

Regardant au dehors.

Veux-tu que je l'appelle?... Il est là sur la route.

GALATÉE, avec une impatience fébrile.

Je ne veux pas qu'il joue ainsi par la chaleur :
Il s'essouffle, il devient rouge et tout en sueur;
Cela lui fait du mal.

Elle s'assied, puis brusquement, ne pouvant plus se contenir, elle éclate en sanglots. Polyphème s'approche, se penche sur elle, mais elle le repousse.

POLYPHÈME, suppliant.

Tu caches ta figure !...
Ce que j'ai fait, c'est sans le vouloir, je te jure.
Mon sang brûlant m'égare, et des mots superflus
Me viennent malgré moi...

GALATÉE, se levant brusquement.

Moi, je n'y pense plus.

Elle va vers la route; puis éclatant de rire bruyamment et avec affectation :

Ah ! c'est bien fait !

POLYPHÈME

Quoi donc?

GALATÉE

En sautant la muraille,
Lycas s'est étalé par terre.

POLYPHÈME, à part.

Elle me raille !...

Haut.

Je t'avais apporté des fruits cueillis exprès,
Des pêches, des raisins... Afin qu'ils soient plus frais,
Je les ai posés là, sous des feuilles, à l'ombre.

GALATÉE, sans tourner la tête.

Merci.

POLYPHÈME, va et vient, découragé.

L'heure s'avance, et, dans la forêt sombre,
Il fera bon chasser ce soir. L'air est en feu.

Il jette son carquois sur ses épaules.

Adieu.

Tendant la main à Galatée.

Tu ne veux pas donner ta main?...

GALATÉE, même jeu.

Adieu.

Polyphème la regarde avec tristesse
et sort lentement.

GALATÉE, se retournant enfin.

Il est parti, tant mieux; le voilà qui chemine
Avec ses dogues noirs, là-bas, par la ravine.
Je sens comme d'un poids tout mon cœur s'alléger.
Que me veut-il enfin? A quoi peut-il songer?

Elle pose à terre une corbeille remplie de laines de couleurs, s'assied et s'apprête à travailler.

Je suis soumise, douce, et fais tout pour lui plaire :
D'où lui vient tout à coup cette étrange colère?
Il m'obsède. J'étais, ce matin, au réveil,
Si joyeuse en peignant mes cheveux au soleil !
Pour voir si j'étais belle, à l'heure coutumière,
Je m'étais en passant mirée à la rivière...
Maintenant je suis triste et je m'efforce en vain :
Ah ! qu'il cesse, ou je vais le haïr à la fin !

Bruit de clochettes. Elle lève la tête.

On dirait le troupeau d'Acis dans la vallée.
Si c'était lui ! Déjà je me sens consolée.

Une flûte rustique se fait entendre Elle écoute un moment.

C'est lui !

Elle court vers le fond.

Viens vite, Acis !...

ACIS, paraît.

[. . . . . . . . . .]

GALATÉE, courant à lui et l'embrassant.

Quel bonheur de te voir ! Je m'ennuyais si fort !...
Pourquoi ne vins-tu pas selon ton habitude?

ACIS

J'ai dû garder la ferme, où le travail est rude.
Une brebis hier a mis bas deux agneaux;
Puis le maître est venu visiter ses troupeaux.

GALATÉE

S'est-il montré, du moins, content de ton ouvrage?

ACIS

Bientôt je mènerai les bœufs au labourage...
Es-tu seule?

GALATÉE

Oui, Lycas joue avec son furet.

ACIS

Et Polyphème?

GALATÉE

Il est parti dans la forêt...

Il faut que je te conte une grande nouvelle.
Tu vas rire... Devine et creuse ta cervelle...
Polyphème...

ACIS

Quoi donc?

GALATÉE

... est amoureux de moi.

ACIS

Polyphème amoureux ! Tu railles !

GALATÉE

Non, ma foi !
Comme toi, j'aurais cru l'aventure impossible;
Mais, soudain s'emportant avec un air terrible,
Lui-même il me l'a dit tout à l'heure... Tiens, vois :

Retroussant la manche de sa tunique
et montrant son bras nu.

Je porte encore ici la marque de ses doigts !

ACIS

Le brutal !... mais, vraiment, alors il t'a battue !

GALATÉE

Oh... non...

ACIS

Pourtant...

GALATÉE

Muette ainsi qu'une statue
Je l'ai bravé : soudain sa fureur a cessé.
Ah ! si tu l'avais vu comme un lion forcé
Rugir, se tordre et puis, pour calmer mes alarmes,
Me supplier avec ses gros yeux pleins de larmes
Et demander pardon d'un air humilié !
Comme à moi, par instants, il t'aurait fait pitié.
Car il est bon, au fond... Mais prétendre qu'on l'aime !...
Un lourdaud comme lui faire le beau quand même !...
Pauvre ami !...
Mais j'y songe... Avant de me quitter,
Il m'a parlé de fruits qu'il venait d'apporter.

Elle cherche un instant, puis, se ressouvenant soudain, elle court les prendre dans la grotte.

Il les a mis à l'ombre et sous des feuilles fraîches.
Les voici... Qu'ils sont beaux !

ACIS

Des raisins et des pêches.

Prenant une pêche.

Oh ! celle-ci dorée et pourpre tout autour !

GALATÉE, la porte à sa bouche et la tend ensuite à Acis.

Tiens, mords à même : elle est exquise, mon amour.

A ce moment, Lycas entre doucement par le fond sans être vu, les regarde un moment, et vient chatouiller par derrière la nuque de Galatée avec une paille.

GALATÉE, sursautant.

Que ce Lycas est fou !... Gamin, si je t'attrape !...

LYCAS, de loin.

Qu'est-ce que vous mangez?... C'est bon?

GALATÉE, lui tendant un raisin.

Prends cette grappe,
Et va-t'en.

LYCAS

Où?

GALATÉE

N'importe... et ne reste pas là !

LYCAS

Quand Acis est ici, tu dis toujours cela.

Il s'éloigne à quelque distance.

GALATÉE, serrée contre Acis.

Oh ! que je suis heureuse auprès de toi blottie !
Ma gaieté tout à l'heure était toute partie :
La voilà revenue, et je sens, de bonheur,
Comme un millier d'oiseaux qui chantent dans mon cœur.

ACIS

Tout à l'heure en venant, j'ai fait une trouvaille :
Des mésanges... un nid dans un creux de muraille.
Veux-tu que nous allions à deux le dénicher?
Mais vite... Le soleil va bientôt se coucher.

GALATÉE

Si tu veux.

ACIS

Nous prendrons les sentiers les plus proches,
Et nous traverserons le torrent sur les roches.

GALATÉE

Oui, comme l'autre fois, dans la Gorge-des-Loups...
J'ai dû me retrousser presque jusqu'aux genoux;
Tout le bord de ma robe était mouillé d'écume.
C'est effrayant cette eau qui bouillonne et qui fume...
Et j'avais peur, tu sais, tout en riant très fort !

ACIS, suspendant une grappe en l'air.

Tiens, vois la belle grappe avec ses beaux grains d'or !
On croirait — et cela donne aux yeux des extases —
Regarder le soleil à travers des topazes.

GALATÉE

C'est vrai.

Elle prend brusquement la grappe des mains d'Acis et s'enfuit avec.

Viens la chercher ici, si tu la veux !

Acis la poursuit, un moment; elle se cache derrière la haie, derrière l'olivier; il la saisit enfin brusquement.

GALATÉE, se débattant.

Ah ! ce n'est pas permis, tu tires mes cheveux !

Acis l'embrasse, et entr'ouvrant un peu sa tunique baise son épaule.

GALATÉE

Tu sais, quand on fera la vendange, à l'automne,
J'aurai seize ans.

ACIS

Seize ans déjà !

GALATÉE

Cela t'étonne?...

Je veux offrir alors à la source du bois,
Puis aux nymphes, du lait, des figues et des noix,
Un agneau nouveau-né, du miel et deux houlettes
Avec un chapelet de sombres violettes.

ACIS

Moi, j'offrirai pour toi des fromages, des fruits,
Une chèvre à longs poils et ma flûte de buis.

GALATÉE

Mais as-tu vu déjà ma petite cigale?
De l'aurore à la nuit, d'une ardeur sans égale,
Elle chante... En cueillant des fruits dans le jardin,
Je l'ai vue — et mon cœur s'en est ému soudain —
Prise au mortel réseau d'une araignée affreuse :
Vite, je la sauvai. Depuis, elle est heureuse,
Et Polyphème a fait pour elle tout exprès
Une petite cage avec des joncs dorés.
Viens la voir.

ACIS

Non, partons avant que la nuit vienne...
Plus tard... J'entends là-bas les abois de ma chienne.

Ils se dirigent vers le fond. Entre Lycas.

LYCAS, s'attachant à eux.

Vous vous en allez?

GALATÉE, impatiente.

Oui.

LYCAS

Loin?

GALATÉE

Non, mais laisse-nous.

LYCAS

Jamais vous ne voulez m'emmener avec vous.
Pourquoi?

GALATÉE, brusquement.

Dieux ! Qu'il m'ennuie avec son bavardage !

Plus doucement.

Reste : nous reviendrons tout à l'heure; sois sage...
Demain, je te dirai sans faute, tout du long,
L'histoire du petit Mercure et d'Apollon.

Elle sort avec Acis en courant.

LYCAS, seul.

Toujours me laisser seul... Ah! comme Galatée
Est changée, à présent. Elle est dure, emportée...
Autrefois nous étions ensemble tout le jour;
Nous jouions, nous chantions chacun à notre tour;
Nous allions à la mer chercher des coquillages;
Nous portions de la cire et du miel aux villages;
Comme je préparais les joncs qu'elle tressait,
Souvent elle tournait la tête et m'embrassait;
Je lui tendais mes bras pour dévider sa laine...
Et maintenant plus rien... Toujours Acis l'entraîne...
Sans doute, ils vont rester là-bas jusqu'à la nuit.
On dirait qu'elle n'aime à présent plus que lui.

## *ACTE DEUXIÈME*

**POLYPHÈME,** s'avançant d'un air accablé.

Oh ! qui m'enlèvera mon éternel ennui !
Je n'ai pas pu marcher plus avant aujourd'hui.
J'espérais la trouver ; sans oser me le dire,
J'ai comme le besoin de revoir son sourire.
Nous nous sommes tantôt si froidement quittés
Que je voulais, confus de mes brutalités,
Me rapprocher avec une bonne parole ;
C'est une enfant, en somme, un petit cœur frivole,
Qui n'est pas même heureux de faire tant souffrir !
Puis cette idée aussi m'obsède... Découvrir

Quelque chose !... savoir !... Car son berger la hante
Avec ses yeux fendus, sa démarche traînante,
Ses cheveux partagés et sa houlette à fleurs.
Elle l'aime... Je sais qu'elle l'aime ! O douleurs !
Tout, son front et ses yeux, sa voix, tout ment en elle ;
Aussitôt qu'elle en parle, elle devient plus belle !

Il fait quelques pas d'un air sombre.

C'est qu'il est beau, lui !...
Moi, je vis, dès mon berceau,
Muré dans ma laideur comme dans un tombeau !...
Être laid ! N'avoir vu jamais sur son visage
Une femme arrêter son regard au passage,
N'avoir jamais senti, douce comme un soupir,
Passer sur soi l'haleine ardente d'un désir,
Et déborder pourtant d'amour et de tendresses !
Humblement, pauvrement, mendier des caresses,
Sans recevoir jamais, d'un geste de dédain,
Qu'une aumône qu'on donne en retirant sa main !...
Pourtant j'aime ! et je suis ardent et mon sang brûle.
Mais je n'ai qu'un grand cœur tendre jusqu'au scrupule...
Pour mon nom prononcé par elle doucement,
Je sens s'ouvrir en moi l'azur d'un firmament,

Un mystère pour moi persiste et se dérobe
Dans chaque coin d'espace occupé par sa robe.
Elle était tout à l'heure ici : je sens dans l'air
Flotter encore un peu du parfum de sa chair.
C'est ici qu'elle était assise...

**Il s'assied à la place occupée par Galatée et, par degrés, s'exalte.**

Cette touffe
D'herbe au poids de son corps fut foulée...
Ah ! j'étouffe !

**Il va vers la couche de feuillage.**

Et cette couche encore affaissée à demi...
Sa tête a posé là... c'est là qu'elle a dormi...

**Il se jette sur le lit avec frénésie.**

Ah ! j'ai soif à la fois de baiser et de mordre !
Galatée !... Oh ! je sens la souffrance me tordre !
Jaloux ! je suis jaloux !... Oh ! rien que d'y penser,
Les voir tous les deux là rire et se caresser,
Lui béat et stupide, elle chaude et câline
Et des roucoulements d'amour plein la poitrine !...
J'ai beau lutter... Toujours ces images de feu !...
Je les sens s'imprégner dans mes os peu à peu !...
Oh ! bondir... les surprendre... et m'élancer sur elle...

Et lui tordre le cou, son cou de tourterelle...
Et la jeter sanglante ! !...

Étreignant sa poitrine.

Ah ! mon cœur me fait mal !

Il se laisse tomber sur le banc de gazon avec abattement.

J'ai soif !... Toujours je fus malheureux et brutal !

Appelant Lycas.

Lycas !

LYCAS, sortant de la grotte.

Quoi donc?

POLYPHÈME

Va-t'en chercher à la fontaine
Un peu d'eau... va, petit.

LYCAS

Qu'as-tu?

POLYPHÈME

J'ai de la peine.

LYCAS, le regardant attentivement.

Oui, ton front est sévère et tes yeux sont méchants.

Il court chercher à boire et vient tendre à Polyphème la cruche que celui-ci vide abondamment.

Tu souffres?

POLYPHÈME

Un peu... Puis j'ai marché dans les champs;
Je suis las.

Attirant Lycas à lui.

Mais approche...

Il le regarde un instant et semble hésiter. — A part.

Oh ! ce rôle m'écœure.

Haut.

Acis et Galatée étaient là tout à l'heure?...
N'est-ce pas?

LYCAS

Oui, pourquoi?

POLYPHÈME, la voix un peu tremblante.

Que faisaient-ils?... réponds.

LYCAS

Rien.

POLYPHÈME

Rien?... que disaient-ils?

LYCAS

Je ne sais.

POLYPHÈME

Ah ! voyons !

LYCAS, cherchant un moment.

Galatée a trouvé tes fruits... Mais ta main tremble !...

POLYPHÈME

Ce n'est rien.

LYCAS

Ils les ont alors mangés ensemble.
Galatée en mettait à la bouche d'Acis.
C'était drôle !... ils riaient... tu comprends...

POLYPHÈME

Oui, mon fils.

LYCAS

Moi, je ne l'aime pas, Acis ; son air m'agace.

POLYPHÈME

Pourquoi?

LYCAS

Quand il est là, toujours, quoi que je fasse
Je suis grondé ! Jamais je n'ai part à leurs jeux,
Jamais je n'ai le droit de rien faire avec eux.

POLYPHÈME

Vient-il souvent ici?

LYCAS

Tous les jours.

POLYPHÈME, à part.

La menteuse !

Haut.

Quand il vient, n'est-ce pas, Galatée est joyeuse?

LYCAS

Qui te l'a dit?... Tu sais?... A travers le jardin
Elle court, elle rit, elle chante et soudain
Me couvre de baisers, ou bien me prend sur elle
Et me câline... Elle est si bonne et puis si belle !...
Acis ne t'aime pas, lui.

POLYPHÈME

Tu crois?

LYCAS

J'en suis sûr.
Même il a fait de toi des portraits sur un mur...
Oh ! mais comme ton front tout à coup devient sombre !

POLYPHÈME, lui prenant le bras, tout bas et d'une voix étranglée.

S'embrassent-ils... parfois?

LYCAS, étonné.

S'embrasser?

POLYPHÈME

Oui... dans l'ombre...
Le soir... N'as-tu pas vu?... Parle, petit enfant,
Parle !

LYCAS

Mais... je ne sais... puis ma sœur me défend...

POLYPHÈME

Parle, te dis-je !... Allons !

A part.

Oh ! ces sueurs de honte !..
Parle ! S'embrassent-ils?... Ah ! la rage me monte...

Le secouant avec violence.

Réponds donc, à la fin !

LYCAS, criant et prêt à pleurer.

Oh ! mais tu me fais mal !

POLYPHÈME, hors de lui.

Réponds !... S'embrassent-ils?

Lycas, effrayé et tremblant, fait signe que « oui », avec la tête, puis, comprenant d'instinct qu'il cause une grande souffrance, il se jette spontanément dans les bras de Polyphème.

POLYPHÈME

Ah ! dieux !

Il étreint fébrilement Lycas contre lui; tous deux sanglotent un moment; Polyphème se reprend par degrés.

POLYPHÈME, sombre et accablé.

C'était fatal !
J'ai mieux aimé vider d'un seul trait la douleur;
C'est bien cela : le grand coup de hache en plein cœur !
Cent fois j'ai dit qu'ainsi je viendrais à l'apprendre...

Fermant les yeux comme prêt à défaillir, et tout bas.

C'est atroce !

Lycas veut s'approcher.

Va-t'en... Tu ne peux pas comprendre.
Laisse-moi... par pitié.

LYCAS, avec tristesse, s'éloignant.

Je m'en vais... au revoir !

POLYPHÈME, pris de remords, le rappelant.

Viens là.... Je t'ai fait mal... mais c'est sans le vouloir...
Tu le sais... mon petit.

Il l'embrasse.

LYCAS

Va, ce n'est rien.

Tournant la tête.

Écoute...

J'entends venir.

POLYPHÈME

Va voir.

LYCAS, courant jusqu'au chemin.

C'est ma sœur sur la route...

POLYPHÈME, avec un brusque sursaut.

Et seule?

LYCAS, mentant, d'une voix hésitante.

Seule...

Polyphème se lève et s'avance d'un air menaçant. Lycas alors se jette brusquement vers lui, les mains suppliantes.

Oh ! dis... tu ne lui feras rien,
A Galatée !

POLYPHÈME, l'écartant.

Allons !

LYCAS, s'attachant à lui.

Tu l'aimes, je sais bien...
Elle ne pensait pas te faire de la peine...

POLYPHÈME, désignant la grotte.

Va-t'en là !...

Il le repousse si violemment que Lycas tombe. L'enfant se relève doucement, et, sans une plainte, rentre à reculons dans la grotte, en regardant toujours Polyphème, qui reste dans la même attitude, le bras étendu.

POLYPHÈME, seul, avec dégoût contre lui-même.

Je n'ai plus au cœur que de la haine !

Il arpente la scène, dans une muette et terrible agitation. Il cherche un moment, va vers le fond, puis se cache dans le feuillage du côté opposé à celui qu'occupe le lit de Galatée.

Silence.

On entend les rires de Galatée et d'Acis, qui se rapprochent.

POLYPHÈME

Ils viennent; ils sont loin de croire à mon retour.
Pour eux je suis là-haut...

**Acis et Galatée entrent, entrelacés.**

GALATÉE

Ah ! laisse, mon amour...
Mes cheveux sont défaits... Que je reprenne haleine
Un moment... Tu m'as fait trop courir dans la plaine;
Puis, ce méchant taureau qui nous a poursuivis...

ACIS

C'est ta faute ! Toujours tu ris de mes avis.
Je t'avais prévenue...

GALATÉE

Et mes oiseaux?

ACIS

Sans doute
Des enfants les ont pris.

GALATÉE

J'en étais sûre.

ACIS

Écoute,

Je t'en retrouverai d'autres.

GALATÉE

Mais pas si beaux...

**Montrant sa robe.**

Tiens, regarde !

ACIS

Quoi donc?

GALATÉE

Vois ma robe en lambeaux...

En t'aidant à cueillir au mur les églantines,
Tu m'as comme à plaisir déchirée aux épines.

ACIS, **railleur.**

As-tu poussé des cris pour franchir le torrent !

GALATÉE

Ce n'est pas vrai !... D'ailleurs tu n'étais pas très franc
Toi-même... et je t'ai vu reculer... Quelle course !...
Et cette idée aussi de descendre à la source !
Tous ces affreux sentiers de gros cailloux remplis....

ACIS

Mais tes pieds nus dans l'eau claire sont si jolis!

GALATÉE

Asseyons-nous : j'ai ri, vois-tu, comme une folle;
Je suis lasse.

Elle s'assied sur le banc de gazon qui d'un côté fait tertre et où elle va s'étendre peu à peu avec Acis. Appelant Acis et lui désignant une place auprès d'elle :

Viens, là, l'herbe est ici plus molle.

ACIS, prenant une grande feuille.

Veux-tu que je t'évente?

GALATÉE

Oui, l'air est étouffant.

ACIS

Veux-tu que je te berce aussi comme une enfant?

Il la berce un moment, les yeux tournés vers la montagne.

GALATÉE

Que regardes-tu là?

ACIS

Le soleil qui se couche...
Dis-moi, n'est-ce pas l'heure où ton maître farouche
Revient?

GALATÉE

Oh ! non !... plus tard... Il traîne son ennui
Là-haut, et bien souvent ne rentre que la nuit.

ACIS

Et seul, toujours seul... Dieux ! Que son humeur est noire !
Des jours entiers, il rêve en haut du promontoire,
Les yeux fixes. Cent fois ainsi je l'ai trouvé...
Même, un jour, ignorant qu'il était observé,
Je l'ai vu se traîner à genoux dans les ronces,
Imitant comme un fou ta voix et tes réponses,
Et poussant des sanglots si terribles, vois-tu,
Et si tristes qu'au cœur un frisson m'a couru !...
Il est très malheureux.

GALATÉE

Bah ! laisse Polyphème.
Tu ne vas pourtant pas demander que je l'aime !

ACIS

S'il nous voyait !...

**GALATÉE, impatientée.**

Encor !...

**S'accoudant doucement.**

Nous sommes seuls... Le soir
Tombe; n'entends-tu pas les feuilles s'émouvoir,
N'entends-tu pas flotter en rumeurs incertaines
Le chœur aux voix d'argent des eaux et des fontaines?
Les troupeaux rassemblés descendent des hauteurs :
N'entends-tu pas sonner la corne des pasteurs?...
Taisons-nous.

**Au loin de vagues accords, puis un chant.**

**CHŒUR**

Nymphes des bois, nymphes des eaux,
Naïades ceintes de roseaux,
Petites nymphes des ruisseaux,

Qui courez tout le jour à travers les étangs
Sur les grands nénuphars flottants,

Un vent frais s'est levé sur les routes poudreuses :
Quittez vos retraites ombreuses
Et livrez vos bras nus aux brises amoureuses.

Les feux du jour sont apaisés...
La brise apporte ses baisers
Aux grands calices épuisés.

Sur la mer aux rumeurs lointaines
Des voiles s'en vont vers Athènes...
Penchez vos longs cheveux au marbre des fontaines.

La mer rose palpite au couchant enflammé :
Vers le soleil qui meurt que notre hymne s'élève !
Chantons, mes sœurs, voici qu'un jour encor s'achève...
Chantons, mes sœurs, le soir limpide et parfumé !

Et saluons la nuit, la nuit grave aux longs voiles
Qui pose ses pieds bleus sur les nuages d'or
Et porte doucement, sous son manteau d'étoiles,
Le crépuscule qui s'endort.

Nymphes des sources, des rivières,
Nymphes des bois et des clairières,

Enlacez-vous... Tournez sous le feuillage obscur,
Tournez, robes d'argent, d'hyacinthe et d'azur...

La mer murmure, solitaire,
Des fleurs se ferment sur la terre,
La lune monte avec mystère...

Les voix s'éloignent lentement; aux dernières mesures, Polyphème se rapproche comme en rampant et vient se cacher derrière Acis et Galatée.

GALATÉE

Oh ! rester ainsi toute la nuit !...
Le calme est si profond ! Tout s'endort; plus un bruit.
Un dernier rayon meurt sur le temple d'Hercule.
C'est étrange, quand vient ainsi le crépuscule,
Toujours je sens mon cœur malgré moi se serrer,
Et mes yeux, pour un mot, se mettraient à pleurer.

ACIS

Même ainsi, près de moi, cette heure te pénètre?

GALATÉE

Oui, ce soir, près de toi plus que jamais peut-être.

ACIS

C'est que nous éprouvons la présence des dieux :
A cette heure le bois devient mystérieux;
D'eux-mêmes, sur le bord des eaux, les roseaux sonnent;

La broussaille s'anime et les feuilles frissonnent;
Jusqu'à l'aube, entr'ouvrant les arbres, les Sylvains
Avec les chèvres-pieds mènent leurs jeux divins;
Les rochers sont vivants; de grands éclats de rires
Sortent des antres noirs où dansent les Satyres,
Et la Sirène bleue, en nageant sur le bord,
Laisse traîner sa voix comme un grand filet d'or!...
Même on entend parfois un bruit de meute en chasse
Là-haut, les nuits d'hiver... Et c'est Diane qui passe.

GALATÉE

T'arriva-t-il jamais de voir les dieux de près?

ACIS

Oui, j'ai vu Pan, un soir... j'étais seul, dans les prés;
On eût dit un grand bouc. Sa poitrine était brune;
Les cornes découpaient leurs pointes sur la lune.
Des bêtes l'entouraient en cercle. Un jet de feu
Sortait de sa prunelle, et je tremblais un peu.

GALATÉE

Moi, je mourrais de peur d'une telle aventure...
Que fais-tu?

ACIS

Je dénoue un peu ta chevelure;

Tes cheveux d'une soie égalent la douceur...
Ah ! laisse-moi poser la tête sur ton cœur.

GALATÉE

Tiens, mon amour, respire aussi mes belles roses;
Elles sont, ce soir même, à mon corsage écloses.

ACIS

J'entends battre ton cœur.

GALATÉE

Laisse-moi voir tes yeux :
Ils sont plus grands dans l'ombre et me caressent mieux.
Pour un simple berger comme ta main est douce !
Tu sais que sur ta joue un léger duvet pousse?

**Polyphème se soulève légèrement pour mieux les voir. — Galatée seule l'a entendu.**

ACIS

Pourquoi tressailles-tu?

GALATÉE

C'est la fraîcheur du soir...

**Se penchant sur Acis.**

Il faut nous rapprocher encor pour mieux nous voir !

Dieux ! Que la solitude alentour est profonde !
On dirait qu'il n'est plus que toi et moi au monde.
Montre tes yeux...

ACIS

Les tiens ont la couleur du ciel.

GALATÉE

Les tiens ont la douceur du vin d'or et du miel,
De l'eau fraîche du puits quand la soif vous altère,
De tout ce que je sais de plus doux sur la terre.
Oh ! que mon cœur est lourd !... Je ne sais pas pourquoi,
Jamais je n'ai senti tant de douceur en moi.
Je te trouve si beau !... Ce soir, je voudrais même
Me fondre sous tes dents comme un fruit, tant je t'aime !
Et toi, dis, m'aimes-tu?

ACIS, l'attirant à lui.

Penche-toi, viens plus près :
Tu sais bien que l'amour dit tout bas ses secrets...
Ta chevelure est comme une eau dorée... Encore !...

Il plonge son visage dans la chevelure de Galatée.

Ta bouche !... donne-moi ta bouche !

GALATÉE, à demi pâmée.

Je t'adore !

L'obscurité est presque complète. A ce moment, Polyphème surgit. Brusquement, comme si quelque bouleversement mystérieux se passait en lui, il s'arrête et, lentement, lentement, il abaisse ses poings.

POLYPHÈME, à part, tordant ses mains.

Quel sentiment étrange arrête ainsi mes bras?
J'ai beau vouloir... je sens que je ne pourrai pas.
Tant d'amour devant moi !... dérision vivante !...

Il veut encore s'élancer; puis reste comme pétrifié.

Je ne peux pas tuer !... Leur bonheur m'épouvante !...

Vaincu, il recule lentement.

GALATÉE, se dressant à demi.

N'as-tu pas entendu ce bruit dans le buisson?

ACIS, la ramenant à lui, doucement.

Oui, souvent la nuit donne aux feuilles ce frisson.

Bruit de baisers. — Polyphème écoute : une brusque poussée de fureur le rejette en avant; puis il s'arrête, raidi de souffrance.

POLYPHÈME, à part.

Oh ! ces larges baisers qui tombent goutte à goutte !...

GALATÉE

Entends-tu ces pêcheurs qui passent sur la route?
Vois-tu, mêlés ainsi dans un même soupir,
Cela ne me ferait presque rien de mourir...

Polyphème étouffe un cri de désespoir et brusquement s'enfonce dans la forêt...

GALATÉE, se dressant encore.

N'as-tu pas cette fois vu se mouvoir une ombre?...

ACIS

Non, je n'aperçois rien... C'est quelque branche sombre.

GALATÉE, se levant du tertre.

N'importe, j'aime mieux que nous nous séparions.

Doucement.

Va-t'en.

ACIS

Partir déjà?... Quand, aux premiers rayons
De la lune, la mer est à peine argentée?

GALATÉE

Oui, va-t'en : malgré moi mon âme est agitée.
Cette nuit est, vois-tu, si douce que j'ai peur.

Comme un vase trop plein de répandre mon cœur.
Va-t'en... Je te verrai demain soir à l'orée
Du bois... Adieu !... Je t'aime !

Ils s'embrassent.

ACIS

Adieu... mon adorée !

GALATÉE, remontant la scène; de loin.

Prends le sentier qui va de la vigne aux étangs :
Mes yeux pourront ainsi te suivre plus longtemps.

Elle reste un moment accoudée à un arbre. — Grand silence. Elle redescend, pensive.

Il est parti... Pourquoi faut-il que l'heure arrive
De se quitter ainsi l'âme encor toute vive?...
Demain... Demain !... Un jour est si long à finir !
Mais je veux jusqu'à l'aube avec mon souvenir
M'endormir sous le ciel les deux mains enlacées,
En serrant sur mon cœur mes plus douces pensées.

Elle contemple la nuit.

Comme la terre est douce et le firmament pur !
Tout un scintillement fait palpiter l'azur.

Elle fait quelque pas, puis semble écouter avec recueillement.

Le silence est sonore et ressemble, ô merveille !
Au bruit d'un coquillage appuyé sur l'oreille...
Même je suis saisie en entendant ma voix.
Tout dort... et seuls des feux de bergers, par endroits,
Font au sommet des monts une petite flamme.

Elle demeure un moment rêveuse. Soudain on entend un grand cri terrible, suivi d'un grand silence.

Oh ! ce cri !... c'est affreux... J'en ai froid jusqu'à l'âme !

Elle court au fond de la scène, éperdue.

Acis !... C'est toi?...

Elle écoute.

Mais non, j'entends sur le chemin
Sa chanson... Mon cœur bat à rompre sous ma main.

Respirant.

Alors, c'est sur les monts, là-haut, dans quelque gorge,
Quelque monstre blessé que Polyphème égorge.

Elle écoute un moment encore.

Oui, car tout redevient déjà silencieux...
Rien... plus rien que le bruit des vagues sous les cieux...
Dieux, que le doux sommeil descende sur ma couche !

Elle retire lentement ses voiles, s'asseyant sur sa couchette.

Ah ! les baisers d'Acis sont encor sur ma bouche...

Elle s'étend et murmure ces derniers vers comme en songe, en diminuant toujours, pour exhaler le dernier comme un soupir.

Je veux le croire encore auprès de moi... Je veux
L'entendre encor parler... tout bas... dans mes cheveux...
Et sous la nuit sereine, où s'apaisent les fièvres,
M'endormir... l'âme heureuse... et son nom sur mes lèvres...

Elle s'endort. — La scène reste vide un moment. Soudain de rauques gémissements s'élèvent.

POLYPHÈME, appelant.

Lycas !... Lycas !...

Il entre, les bras en avant, tâtonnant.

LYCAS, sortant de la grotte.

C'est toi?...

POLYPHÈME

C'est moi, mon enfant... Viens,
Approche-toi.

LYCAS

Qu'as-tu?

POLYPHÈME

Prends mes doigts dans les tiens.

LYCAS

Tes mains tremblent... J'ai peur !... Ta démarche chancelle.
Oh ! c'est affreux... Du sang sur ta barbe ruisselle !
Réponds-moi... Quels malheurs te sont donc arrivés?

POLYPHÈME

Je ne vois plus.

LYCAS

Aveugle?

POLYPHÈME

Oui, mes yeux sont crevés !
Conduis-moi, mon enfant.

LYCAS

Horreur !... Est-ce possible !...

POLYPHÈME

N'as-tu pas entendu comme un grand cri terrible,
Dans la nuit, tout à l'heure?

LYCAS

Oui.

POLYPHÈME

C'était moi.

LYCAS

Grands dieux !

POLYPHÈME

Oui, j'ai crevé mes yeux ! Oui, j'ai crevé mes yeux !...
Mes yeux, mes pauvres yeux, si joyeux à l'aurore...
Après ce que j'ai vu, pouvaient-ils voir encore?
J'ai couru dans les champs devant moi comme un fou...
J'allais... J'aurais voulu m'enfoncer dans un trou,
J'aurais voulu sur moi qu'on entassât des pierres !
Mais je les avais là, tous deux, sous les paupières,
Enlacés et buvant leur amour à pleine âme !...
Oh ! cette vision de caresse et de flamme,
La sentir implacable à mon front s'attacher !...
Comme une robe en feu j'ai voulu l'arracher !
Et maintenant, levant mes prunelles funèbres,
Je suis le malheureux qui tâtonne aux ténèbres...
C'est bien ainsi, d'ailleurs. J'absous la trahison :
Les dieux avec l'amour leur ont donné raison...
Mais livrer en jouet son âme pantelante,
Avoir à chaque fibre une goutte sanglante,
Ne plus garder un coin qui ne souffre en son cœur...
J'ai mieux aimé d'un coup dépasser mon malheur !

Appelant

Lycas !

LYCAS

Oui.

POLYPHÈME

Galatée?

LYCAS

Elle dort.

POLYPHÈME

Que je touche
Sa robe seulement... Mène-moi vers sa couche.

*Il s'avance en chancelant, conduit par Lycas.*

Est-ce ici?

LYCAS

Pas encore.

POLYPHÈME

Ici?

LYCAS

Non.

POLYPHÈME

Là?

LYCAS

Plus près.

POLYPHÈME, s'arrêtant et relevant la tête.

Ah ! j'ai senti frémir la mer et les forêts :
Laisse-moi respirer un peu le vent qui passe;
C'est comme la pitié de la nuit sur ma face...

Se baissant.

Elle est là... Je frissonne... et mon cœur se souvient.

LYCAS

J'ai peur... Que vas-tu donc lui faire?

POLYPHÈME

Ne crains rien...
C'est bien elle !... Voici sa couche de feuillage,
Ici sont ses bras nus... et voici son visage...
Petit oiseau d'amour, ô tout ce que j'aimais !
Mon rayon de soleil !... disparu pour jamais !...
T'en vouloir?... A quoi bon?... Petite âme imprudente,
Tu jouais. Tu riais de ma détresse ardente...
Tu riais... Tu riras... sans doute, encor demain.
Quelques pleurs essuyés du revers de la main,
Et ce sera fini... Tu riras... pour lui plaire !...
C'est terrible... Et je dis tout cela sans colère.
Tout à l'heure un désir effrayant m'a mordu :
Fou d'amour et d'horreur, un instant, j'ai voulu.

Oui, j'ai voulu bondir sur toi comme un sauvage,
Et t'écraser la tête aux rochers du rivage !
Mais un éclair étrange a frappé mes pensers,
Mes poings levés se sont d'eux-mêmes abaissés
Et j'ai senti soudain ma fureur et ma rage
Crever et ruisseler à flots comme un orage,
Ne laissant à leur place, ayant tout emporté,
Qu'une grande souffrance où naissait la bonté.
Va, dors bien doucement... Ne crains pas ma justice.
Dors sans comprendre même un peu mon sacrifice,
Dors...

Il se penche sur le visage de Galatée.

Ton souffle est égal. Je n'ai qu'à me baisser
Pour sentir sur mon front ton haleine passer.
On dirait que ta bouche entr'ouverte murmure...

Il écoute, avec un frisson.

Acis ! toujours Acis !...
Oh ! l'affreuse torture
Est toujours là ! J'ai peur !...

Se raidissant.

Soutenez-moi, grands dieux !
Qu'une dernière fois je baise ses cheveux.

Il baise la chevelure de Galatée, gravement.

Vents de la mer !... Parfum des bois !... Souffles nocturnes !...
Petites fleurs dont la rosée emplit les urnes,
Grands arbres doucement par la brise agités,
Plaines, coteaux, vallons des nymphes habités,
Bonne terre et toi, nuit, dont la majesté veille,
Protégez à jamais cette enfant qui sommeille...

S'abandonnant peu à peu comme malgré lui.

Qu'elle ignore le mal par le mal expié :
Ayez pour elle, ayez un peu de ma pitié !
Et puisqu'il n'est ici nul regard que je blesse,
Puisque nul ne peut voir ma honte et ma faiblesse,
Ah ! laissez-moi pleurer un peu comme un enfant.

Il pleure un moment, à genoux, brisé et sanglotant, puis il se redresse lentement.

C'est fini maintenant, ma force est revenue :
Je sens en moi descendre une paix inconnue ;
Mon cœur se calme et rend à présent sous ma main
Un beau son grave et fort, comme une urne d'airain.

Touchant Lycas de ses mains tremblantes.

Lycas! c'est toi... je sens ta douce chevelure...
Toi seul as su m'aimer, petite créature :
Laisse-moi t'embrasser.

*Il l'embrasse. — Ici, musique lointaine et vague jusqu'à la fin.*

Tu ne peux pas savoir...
Des yeux d'enfant sont si profonds pour qui sait voir!
Toi seul as su parfois sur ta petite bouche
Trouver naïvement la parole qui touche...
Aime bien Galatée : elle est ta grande sœur;
Aime-la de toute la force de ton cœur!
Obéis-lui, sois doux pour elle... Galatée!
Oh! ce nom où la fleur de sa chair est restée...
Adieu, jardins feuillus, pleins d'ombre et de soleil,
Jardins étincelants de son rire au réveil,
Vergers, bois familiers, frais ruisseaux, lits de mousse,
Adieu, tout ce qui fait que la terre est si douce...
Adieu, ma vie... adieu tout ce qui me fut cher!

LYCAS

Où faut-il te mener, grand ami?

POLYPHÈME

Vers la mer.

# POÈMES INACHEVÉS

Dans la salle aux tiédeurs féminines d'église
Où le Mourir des fleurs lentes se subtilise,
De larges fleurs berçant dans l'air triste du soir
Leurs coupes de velours lourdes de nonchaloir,
Éparses dans le sombre en blancheurs indécises
Des femmes aux grands airs indolents sont assises,
Qu'on dirait d'un pays et d'un temps très lointains,
Des femmes pâles dans des vagues de satins.

Et ces Dames ce sont mes intimes Pensées
En silence par les fleurs larges encensées,
Et qui, de leurs beaux yeux qu'éclaire à son reflet
Le rêve intérieur sous leurs longs cils voilé,

Regardent sur le parc au faste séculaire
S'effeuiller en lys bleus l'heure crépusculaire.
Immobiles, les mains vagues, le col penchant,
Elles rêvent, le cœur vers le soleil couchant
Qui, s'épuisant encore en caresses subtiles,
Traîne un rayon mourant dans leurs yeux immobiles
Et semble à leurs pâleurs fragiles prodiguer
La câline douceur d'un adieu fatigué.
Or de ces Dames, l'une a nom Mélancolie,
L'autre Amertume, l'autre Espérance-Abolie,
Puis encor Souvenir, Exil, Renoncement,
Volupté, Lassitude et Découragement.
A leur souffle si faible, à leur mourante haleine
Le miroir le plus pur se ternirait à peine,
Et si fluides sous leurs longs cheveux flottants,
Et telles, on dirait, les filles de l'Étang,
De l'Étang qui reflète en son cœur monotone
Les somptuosités tristes des soirs d'automne.
La plus fière, rigide en ses brocarts lamés,
A nom Indifférence et ses yeux sont fermés!

L'ombre à flots vaporeux baigne les troncs des arbres,
Les eaux, les jardins bleus où s'érigent les marbres;

Et les roses dans les grands vases florentins
Versent un lourd vertige aux horizons lointains.
Mais de l'Occident riche où la lumière sombre
Ce qui s'exhale est triste à l'infini dans l'ombre;
Et les femmes penchant leur peine sur les fleurs
Dans l'âme des parfums respirent leurs douleurs
Et sentent dans leur cœur opprimé par la terre
Descendre comme un grand désespoir solitaire...
C'est dans la salle triste et dans le soir navré
Un long sanglot montant comme un Miserere.

Or, voici s'élever, là-bas, vers la rivière
La sonore chanson des bonnes Lavandières
Qui reviennent, parmi des rires ingénus,
Saines, le baiser frais des eaux à leurs bras nus,
Contentes du labeur utile des Journées
Et soumises dans leur simplesse aux Destinées.
Leur chant robuste verse, en larges accords purs,
Un flot vivant de joie et d'aise aux champs obscurs;
Et rien qu'en l'entendant, là-bas, les mornes femmes
Sous le satin splendide ont eu froid dans leurs âmes
Et, le cœur traversé du grand frisson humain,
Ont crié vers la vie, en meurtrissant leur sein.

En une chambre close où le jour flotte à peine,
Où le silence..... règne en vainqueur,
Un grand violon sombre et tendre dont le cœur
Vibre encor de l'écho d'une ancienne peine,

Une coupe en cristal d'eau pure à demi-pleine
Où baigne, solitaire et suave, une fleur,
Une rose de chair, d'idéale couleur,
Et qui fait défaillir un ciel à son haleine,

Puis une robe éparse et des gants assouplis,
Où l'on voit vivre encore une main dans les plis,
Jetés sur des feuillets griffés de mots de flamme.....

Par le vitrail ouvert au vent d'automne, un jour,
Quelque chose s'enfuit, fait de langueur d'amour,
De musique fanée et de douceurs de femme...

Et ce je ne sais quoi d'ailé, c'était mon âme.

O lèvres qui donnez le baiser — ô dictame
D'une chair ciselée en corolle de fleur,
O lèvres qui priez, vibrantes de douleur,
Rives où vient mourir.....

O lèvres qui aimez — pourpre — vin d'or et flamme,
Urne ardente où le cœur boit à même le cœur.
O lèvres de la mère, où rayonne, vainqueur,
L'orgueil vivant jailli du ventre de la femme.

Linéament fluide où tient l'immense Amour
Et d'où monte et s'épanche en lumière alentour
Cette fragilité divine de sourire.

O lèvres de silence aux plis mystérieux
. . . . . . . . . tristes comme des yeux
Où l'ombre d'une peine angélique se mire.

Tristes, leurs grands yeux doux remplis de crépuscule,
Mes Désirs sont couchés sur le sable qui brûle.

Mes Désirs épuisés comme des bêtes mornes
Se sont couchés, sentant dans le soir vert fiévreux
La mort comme un chacal rôder alentour d'eux.
O la tristesse des solitudes sans bornes !

Ils vont mourir, et, comme il arrive aux mourants,
Ils songent dans un rêve à tes douceurs passées,
. . . . . . . . . . . . . . . . .
A tes jupons chargés de souffles odorants.

Ils songent, et leur soif d'amour est plus profonde
Que le grand ciel qui s'ouvre au-dessus d'eux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

La nuit est descendue : il est temps de mourir.

Voici dans l'air ému de limpides frissons
Voler le chœur poignant des anciennes chansons.
O cœur, ô cœur plus grand que la mer pour souffrir !

On dirait que dans l'ombre ils t'ont priée, écoute...
Le vent souffle sur les sables... la nuit est noire...
O toi, souffrance exquise et mortelle langueur,
Dis, ne viendras-tu pas pour leur verser à boire
Dans tes yeux ruisselants l'eau vive de ton cœur?

J'ai rêvé cette nuit que mon cœur était mort.
Deux cierges le veillaient, purs dans l'air solitaire...
Et c'était comme au fond d'un très vieux monastère
Dans un pays de neige et de cygnes du Nord.

Or, à chaque heure qui sonnait dans les ténèbres,
Il sortait de mon cœur une goutte de sang,
Et chaque goutte au front du ciel noir se fixant
Y marquait ton nom rouge en étoiles funèbres...

Une porte glissa dans le mur et, sans bruit,
Tu t'avanças, flottante en ta robe lamée,
Orgueilleuse, tes bras pleins d'anneaux, parfumée,
Et ta gorge vivante offerte comme un fruit.

Devant toi les flambeaux abdiquèrent, livides,
Et seuls, et ruisselants parmi l'obscurité,
Tes beaux yeux de vertige et de fatalité,
Tes beaux yeux éclataient, fidèles et splendides.

Et mon cœur trépassé d'un long frémissement
S'émut, comme un Lazare écartant son drap roide...
Une cloche tinta parmi l'aurore froide,
Et mon cœur se remit à battre doucement.

Et maintenant parmi de royales pelouses
Mon cœur vivait, épanoui sur un rosier;
Tu passais, lente et belle, et d'un air princier
Tes doigts cueillaient la fleur pour tes lèvres jalouses.

Et la rose [...................] à son tour
Frissonnait sous tes doigts magiques vers la vie;
Et ployant doucement sa corolle ravie
Baisait ta bouche avec ses pétales d'amour.

Je rêve d'une île ancienne,
D'une île grecque au nom d'or pur,
Ouverte — rose — sur l'azur
De quelque mer Ionienne.

Je la vois se mirer dans l'eau,
Touffe de verdure embaumée
Avec sa ville parsemée,
Toute blanche au flanc du coteau.

Je vois des portiques de marbres
Surgir dans le soleil levant,
Les oliviers frémir au vent
Et les abeilles dans les arbres.

Les Vierges s'en vont à pas lents,
Traînant par les prés d'asphodèles
Des robes que leur corps modèle,
Aux grands plis légers et flottants,

Le ciel est doux; au loin palpite
L'hymne divin de la couleur;
Un enfant, beau comme une fleur,
Chante l'âme de Théocrite.

Des vaisseaux passent au lointain,
Venant d'Ophir ou de Golconde;
Vénus tord sa nudité blonde
Dans le sourire du matin.

Je rêve d'une île ancienne,
D'une île grecque au nom d'or pur,
Ouverte — rose — sur l'azur
De quelque mer Ionienne.



Heureuse à la lumière exquise,
Mon âme est celle des bergers
Dont les chevreaux broutent, légers,
Parmi le thym et le cytise...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## AMÉTHYSTE

L'ombre noyait les bois. C'était un soir antique.

Les dieux puissants vaincus par le Dieu pathétique
Après mille ans d'Olympe avaient quitté la terre,
Et la syrinx pleurait dans Tempé solitaire.
Sur la mer en émoi, vers l'orient mystique,

Une aube se levait. Pleins de souffles étranges
Les chênes remuaient des branches prophétiques,
Et les grands lys élus versaient leurs blancs cantiques
Aux lacs sanctifiés visités par les Anges.

Le ciel était plus doux qu'un col de tourterelle...
Rêveuse en longs cheveux une nymphe... frêle
Tressait de pâles fleurs autour d'une amulette.

Et près d'elle, dans le crépuscule idyllique,
Un petit Faune triste, aux yeux de violette,
Disait sur un roseau son cœur mélancolique...

Et c'était le dernier amour du soir antique...

Loin des hameaux peuplés, des fermes, des enceintes,
Le grand berger, fantôme lent que son chien suit,
Reprend le vieux chemin des solitudes saintes
Et s'enfonce au mystère auguste de la nuit.

Il s'arrête un instant au haut de la colline
Pour lancer un regard aux dernières clartés,
Sent un instant son âme à jamais orpheline,
Et, grave, redescend vers les obscurités.

Une amertume humaine a pénétré son âme :
Il médite l'exil sans joie et sans soutien
Et songe que sa chair est veuve de la femme
Et qu'il n'est pas un cœur qui batte avec le sien.

Son compagnon de route a pour nom le Silence;
C'est avec lui qu'il mange à jamais son pain bis;
Nul n'a besoin de lui [..................]
Au maître seul, il doit compte de ses brebis.

Alors, levant la tête aux plaines constellées,
Il contemple la mer des splendides douceurs
Et sent divinement ses peines consolées
Par leurs feux caressants comme des yeux de sœurs.

Il n'est plus exilé dans l'immensité sombre;
Les astres dans le ciel le regardent marcher,
Et son esprit tressaille aux grandes voix de l'ombre
Comme un cheval qui sent son maître s'approcher.

Des secrets sont tombés pour lui des chastes nues;
Échos vertigineux de lointains firmaments,
Les étoiles ont dit des choses inconnues
Dont son âme a tremblé jusqu'en ses fondements.

Sur la terre son corps passe ainsi qu'un fantôme
Que l'on connaît à peine [..................]

C'était une mondaine et charmante féerie.
Devant nous s'étendait le jardin frais et noir,
Et la table semblait, scintillante et fleurie,
Une grande fleur rose épanouie au soir;

Les rires voltigeaient sur les lèvres; des brises
Légères balançaient les branches indécises
Et faisaient frissonner des boucles de cheveux.
Tout était chatoyant, diapré, lumineux

Et cela ressemblait à ces fêtes exquises
Que l'âme de Watteau rêvait pour ses marquises.
Pour moi, j'en jouissais, songeant à part moi-même
Que le luxe est parfois joli comme un poème;
Et mes yeux composaient un butin précieux,
Car tout étincelait : les bagues et les yeux,
Les cristaux, les satins, les lèvres, les sourires
Et le vin d'or captif dans l'argent fin des buires.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tout à coup le dessert éteignit ses éclats,
Et le dernier causeur finit son mot tout bas.
Debout, cambrant la taille et renversant la tête
Comme une jeune Muse invitée à la fête,
Vous chantiez comme il sied les soirs d'enchantements
Sous le ciel où tremblaient des pleurs de diamants.
Vous chantiez; des échos s'éveillaient dans mon âme
Et, grave, j'écoutais ce qu'une voix de femme
Où l'art met le secret vibrant qu'il porte en lui
Ajoute de beauté frissonnante à la nuit !...

Telle je vous voyais.....

Telle, longtemps avant, mes yeux d'enfant rêveur
Vous avaient vu passer au jardin de mon cœur.

Et ce fut un moment vécu loin de la terre,
La coupe de Thulé bue au seuil du mystère,
Quelque chose qui tend le cœur à le briser
Et que j'aurais voulu, pour mieux l'éterniser,
Mêler à la douceur divine d'un baiser.

Tout ce qui t'a touchée m'inquiète et m'enivre,
Tout ce qui dans ta vie un instant a pu vivre,
Tes gants, tes bas brodés, ta mante, ton chapeau,
Tout ce qui prit un peu de parfum à ta peau,
Tout ce qui garde encor — satin, soie ou batiste,
Comme un rêve odorant de ta chair qui persiste,
C'est mon trésor ! Ainsi qu'aux vases des autels
Je n'y touche qu'avec des doigts sacramentels.

Rien qu'à les effleurer l'amour en moi frissonne,
Je crois, penché sur eux, respirer ta personne,
Et mon cœur qui s'épuise à force d'adorer,
Mon cœur comme le feu voudrait les dévorer !

Dans l'air frais du matin où s'effare la feuille,
Dans la jeune clarté des jours roses et bleus,
Dans la nuit solennelle et pure où se recueille
L'âme présente encor des bergers fabuleux,

Dans le cristal des eaux, dans le velours des mousses
Dans l'innocence en fleur des jardins radieux,
Dans le concert que font toutes les choses douces,
Je retrouve, ô ma sœur, la douceur de tes Yeux.

Le printemps odorant la divine féerie,
Le renouveau fêtant sa jeune volupté
S'incarne pour mon cœur dans ta robe fleurie
Et dans ton corps exquis comme un rêve sculpté.

Les Parfums, les Couleurs, la tendresse de vivre,
Le mois vierge baigné de souffles et d'encens,
L'enluminure d'or aux marges du Vieux Livre,
O mon âme, c'est dans ton cœur que je les sens.

Le désir qui palpite à travers la nature
Et s'élance en festons étoilés dans les bois,
Je le sens frissonner parmi ta chevelure
Et je le vibre entier, rien qu'à serrer tes doigts.

Ce qui couve d'ardeurs suaves et de fièvres
Au sein mystérieux de la création
Se ramasse en mon cœur pour jaillir vers tes lèvres
Et ruisseler dans l'ombre en adoration.

Voici venir les temps où tu marches déesse,
Où la rose d'amour fleurit à tes seins blancs,
Où ton nom murmuré fiance une caresse
A la suavité des narcisses tremblants.

Voici venir les temps où tes beaux yeux limpides
Semblent plus clairs encore et plus profonds qu'hier,
Et versent à mon cœur plein de songes virides
L'ivresse d'un lever de lune sur la mer.

Et les fleurs sont tes yeux, et la lumière blonde
Ton sourire, et le ciel bleu-frêle ta douceur,
Et tout l'amour fumant de l'encensoir du monde
Ta lèvre sur mon âme appuyée, ô ma sœur.

Pendant qu'au loin la Ville immense est endormie
Et qu'il n'en reste plus qu'un murmure dans l'air,
Monotone et pareil à celui de la mer,
Seul dans ma chambre, assis sur l'étroit lit de fer,
Ton portrait devant moi, je songe. — Et l'accalmie

De l'Heure solennelle où flottent doucement
Des brises qu'on dirait des ailes de pensées
Descend en moi du fond des ombres étoilées.
Et le souvenir pur des délices passées
Brûle comme un flambeau sous le noir firmament.

Rares, des bruits de pas s'éloignent par les rues.....
Et je sens peu à peu l'Amour . . . . . . . . .
Dans mon cœur solitaire entrer comme un poinçon,
Pendant qu'autour de moi, avec un long frisson,
Tournent rêveusement les Robes disparues.

Je songe... Une voix tendre a chanté dans la nuit
Faite des mille voix de jadis étouffées.
Dans l'ombre, comme un chœur aérien de fées,
Les Heures d'autrefois, de tes chapeaux coiffées,
Défilent tour à tour dans mes yeux de minuit.

Vivace et palpitant sous les souffles nocturnes
Mon amour sensitif s'éveille de nouveau.
Tel un lys, à midi, tranché par le couteau,
Qui se redresse pur et frissonnant dans l'eau.
Et voici déborder en moi les vieilles urnes,

Les urnes de mon cœur fier et mystérieux
Qu'emplissait, chaque soir, de tendresse vivante
Une mélancolique et fidèle servante,
Et que je renversais à tes pieds nus d'amante
Pendant que tu m'ouvrais les jardins de tes yeux.

Tes beaux yeux vivants là sous la lampe et ta bouche
Riche comme un beau fruit d'automne ruisselant,
Ta bouche et l'arc de ton sourire étincelant.
Tes yeux, ta bouche... O mon trésor ensorcelant !...
O pauvre cœur plein d'ombre où ton soleil se couche !...

Moi, sans sonner à faux quelque beau désespoir,
Je redescends tout seul la colline fanée,
Et j'écoute — là-bas — pâle et l'âme inclinée,
Le dernier Angelus de la Douce Journée
Tomber comme une larme au cœur souffrant du Soir;

Et je sens tout en moi tomber pesant et morne
Le crépuscule noir qui couvre le chemin.
Je suis trop las d'hier pour commencer demain;
Si tu passais encor, je baiserais ta main...
Et je reste à t'attendre on dirait sur la borne.

Parfois même je crois voir la porte s'ouvrir,
Et toi surgir vivante en robe d'espérance.
O grand enfant frileux, câlin, d'âme en souffrance,
Fou qui grelotte au noir de ton indifférence
Et cherche un peu d'amour ancien pour se couvrir.

Des reliques sont là — tout cela qui se sème
Le long du beau pèlerinage aventureux
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Fruits tombés ramassés aux Jardins où l'on s'aime.

Passé, Fantôme ailé des lettres, des chiffons,
Subtil comme un parfum, léger comme une flamme,
Et qui joue à pleurer au violon de l'Ame
La male-chanson bleue, la chanson de la femme,
Faite de nerfs cassés et de sanglots profonds.

Ton portrait devant moi sous la lampe... Et je sombre,
Et j'ai beau plonger l'œil jusqu'au fond du ciel noir,
Rien pour me consoler n'en descendra ce soir
. . . . . . . . . . . et je sens, sans le voir,
Quelque chose couler sur ma face dans l'ombre.

Huit heures, la maison fraîche semble sourire
Par sa vitre bien claire aux arbres du jardin.
Le rideau tremble au vent qui passe, et tout respire
La jeunesse que donne aux choses le matin.

La rue est calme encor, parfois dans le silence
Résonne un seau bruyant qu'on heurte dans la cour.
L'eau ruisselle aux pavés, et partout recommence
Le cours familier des besognes du jour.

Assise au piano, légère et délicate,
La taille mince encore et le torse fluet,
La fillette étudie une blanche sonate
Compassée et charmante ainsi qu'un menuet.

La robe noire avec un ruban de sagesse
Retombe en chastes plis autour du tabouret.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Sur ses tempes le bleu des veines transparaît.

Soigneuse elle s'applique et reprend et s'arrête
Quand l'accord malaisé trahit ses doigts nerveux;
Alors d'un geste brusque et renversant la tête
Elle fait sur son dos ruisseler ses cheveux.

Et de ces airs caducs fleurant la bergamote
Monte un rêve de ciel tendre et de cristal pur;
Une antiquaille en poudre y danse la gavotte
Et la divine enfance y sourit à l'azur.

Petites mains d'enfant sur les touches d'ivoire,
Jouez naïvement le vieux maître ingénu :
Tout frissonne et s'éveille au fond de la mémoire
Comme un bois plein d'oiseaux quand le jour est venu.

C'est l'alouette aux champs, c'est la chambre à l'aurore,
C'est le premier rayon aux tuiles du vieux toit,
C'est le rire argentin dans l'escalier sonore
Et l'eau bénite, encor tremblante au bout du doigt.

Et l'homme [..............................]
Poussant du fond de l'âme un soupir d'exilé,
Sent moins lourde à traîner sa besace de vices
Quand sur son cœur fiévreux cette eau pure a passé.

Il écoute et voici que de petites fées
Vont sautillant parmi les notes de cristal,
La source au bois jaillit et par douces bouffées
S'exhalent les parfums légers du ciel natal.

Petites mains d'enfant, jouez, douces mains pures,
Les andante tournés comme des madrigaux,
Cependant que la voix qui compte les mesures
Donne au cœur apaisé des battements égaux.

Au piano d'ébène accoudant ses bras roses,
L'Innocence aux grands yeux d'azur semble écouter,
Et l'on entend parfois dans le calme des choses
Ses grandes ailes d'or doucement palpiter.

. . . . . . . . . . . . . . . .

O toi, ma sœur encor, demain mon inconnue,
O toi qu'emporte une insensible trahison,
C'est notre cœur, vois-tu, qui meurt à l'horizon,
Ce soleil roux qui sombre au fond de l'avenue.

Tu viendras voir autour du beau soleil qui meurt
Les grands chênes debout devant son agonie

. . . . . . . . . . . . . . . .

Enfant, ouvre ton cœur à la nuit qui descend.
Le cœur, la nuit, exhale un parfum plus puissant,
Et les yeux de l'amour sont splendides dans l'ombre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le calme solennel où fondent les chemins
Confère une noblesse au geste de tes mains,
Et nous semblons.....
Derrière nous traîner comme un beau manteau sombre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTES



## POLYPHÈME



## POÊMES INACHEVÊS

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

Le cinq Décembre mil neuf cent vingt et un

PAR

Félix LAINÉ

A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

m

m

Wilson

grad